

Leblanc - Prisonnier de Guerre - Impressions 1914-1915

Première partie - Montmédy le 29 juin 1915

En juillet 1914 l'atmosphère mondiale semble lourde, la Bourse depuis longtemps faiblit, certains indices laissent prévoir de graves événements et peu après la guerre éclate. Il est inutile de prendre la peine aujourd'hui de chercher le véritable déclencheur de ce cataclysme mondial; la France accuse l'Allemagne, et cette dernière accuse les Alliés, l'histoire - saura-t-on encore l'écrire ? nous le dira j'espère ! Mais dans combien d'années ? Il faudra à mon humble point de vue bien du temps pour accumuler et comparer des documents et pour essayer d'être impartial.

En fin juillet l'orage éclate pour un prétexte quelconque - n'en trouve-t-on pas toujours dans ces occasions - et l'auteur de ces lignes comme tant d'autres malheureux se trouve entraîné dans le grand et triste mouvement. La mobilisation générale est décrétée en France le 2 août, la guerre déclarée le 4, le 5 départ de Dyé, le coeur bien gros mais peut-être plus courageux que ceux des miens que je laisse au pays. Je commence par la réquisition des chevaux Tonnerre-Joigny, c'est un travail sans danger et plutôt agréable - ensuite retour à Auxerre, le régiment d'active est dans l'est, je fais partie du régiment de réserve 21ème Cie et nous embarquons le 9 août. Beaucoup de mes camarades partent bien trop joyeux et les cris "A Berlin" me font presque mal; bien peu se font une idée exacte de ce qui nous attend mais c'est assez naturel car nos officiers eux-mêmes partent comme à la parade et les événements du début prouveront surabondamment qu'en 40 années de préparation au combat moderne ces braves - car ils le sont au début - ont bien perdu leur temps.

Après de longues heures de chemin de fer et un stationnement d'une demi-journée causé par une voie démolie nous arrivons à St Mihiel. Là on a l'intelligence de nous commander l'exercice comme aux bleus; quelques jours après nous partons à pied dans la direction de Metz et nous gardons la sortie du col de Gorze*, le soir les réflecteurs des forts fouillent le ciel; les 22, 23 nous entendons le canon et le 25 le 1er bataillon du 204e est fortement engagé dans une action malheureuse vers Conflans-Jarny. Le soir de ce combat un officier bien triste disait : "voilà donc le résultat de 40 ans de préparation". Je n'étais donc pas seul de l'avis exprimé plus haut.

Le 26, nous rejoignons la bataillon éprouvé et regagnons St Mihiel; le soir nouvel embarquement et retour vers le centre : à 31 km de Paris nous obliquons vers le nord-est et nous débarquons dans la Somme; pendant tout ce trajet nous nous demandons sérieusement ce que cela veut dire car nous n'avons pas de nouvelles de ce qui s'est passé en Belgique, deux jours après nous savons enfin que la bataille de Charleroi fut une belle déroute et que le 5e corps y fut décimé : le 4e de ligne ne disposait plus le 27 que de 700 hommes !

Les 28 et 30 nous avons le plaisir de voir la cavalerie anglaise. Les 30 et 31 nous sommes légèrement engagés, notre mission est celle-ci : harceler l'ennemi, retarder son avance et éviter l'engagement à fond - notre chef de bataillon, le capitaine Chalet, un parvenu, excelle dans ce genre de stratégie, aussi notre retraite (?) s'effectue-t-elle en ordre parfait et notre rôle est très bien rempli; ces deux journées, j'ai vu des coups heureux et nous infligeons des pertes sérieuses à l'avant-garde ennemie.

Les jours suivants, c'est la retraite sans combat, nous marchons tout le jour et une partie de la nuit

- conclusion : le temps presse, on entend des murmures dans les rangs et beaucoup d'entre nous commencent à s'apercevoir qu'au lieu d'aller à Berlin ils vont à grands pas à Paris. Tout est fait pour nous démoraliser, nous n'avons pour ainsi dire pas de lettre et nous mangeons quand nous pouvons; c'est bientôt Chantilly et sa belle forêt que nous traversons en plein midi par une accablante chaleur - j'aperçois en passant au coin d'une rue ce lieu témoin d'un autre banditisme : la succursale de la Société Générale où opéra la bande à Bonnot.

Le 4 nous sommes sous Paris, le 5 nous marchons en avant et le soir de ce même jour les deux artilleries commencent le combat, c'est au nord-est de Meaux, à la tombée de la nuit l'avant-garde allemande se replie en désordre, elle laisse entre nos mains pas mal de morts et blessés, une quantité de munitions, des caissons d'artillerie, armes et vivres.

Le 6 nous poursuivons jusqu'au soir 3 h sans résistance en ce moment fusils et canons parlent fort, toute la division de réserve est là et elle se tient bien appuyée par les sabords (?) marbourins (?) ____; vers 6 h nous montons une crête à l'assaut, mais en haut notre élan est brisé, la moitié des nôtres tombent sous une véritable grêle de balles, nous tirons sans voir l'ennemi qui est déjà fortement retranché, les mitrailleuses allemandes nous prennent de flanc, je reçois à ce moment une balle dans la fesse droite et profite d'une légère accalmie pour sortir de la fournaise, un camarade fait mon pansement et me ramène à l'arrière; la première phase de la guerre est finie pour moi, je n'assisterai plus au combat en rase campagne.

Je passe la nuit dans un château transformé en hôpital et le lendemain je prends le train à la gare de Dammartin; après une promenade interminable Dammartin - Paris - Rouen - Paris - Le Mans et enfin Bagnoles de l'Orne - ce trajet est la preuve irréfutable des lacunes existant dans notre service sanitaire au début - je trouve enfin un excellent lieu de repos et de calme au Grand Hôtel, un personnel dévoué, un lit bien blanc : il est impossible de dire assez ce que tout cela est bon, on a enfin le temps de penser à soi, aux siens, à tout ce qu'on aime, pensées que pendant les heures tragiques on est obligé de refouler au plus profond de son cœur afin de garder aussi intact que possible sa force physique et surtout son sang-froid.

De cette première phase ma plus claire impression est que la guerre est une chose atroce, l'invasion pour un pays glace le cœur, il faut avoir assisté comme

moi à cet exode vers l'intérieur, avoir vu ce troupeau de bêtes et de gens affolés qui se pressent, se bousculent sur les routes encombrées de troupes, d'artillerie, avoir assisté aux scènes de désespoir des femmes, de jeunes enfants se traînent à pied poussant devant eux une pénible voiture contenant souvent un bébé, parfois quelques jours de vivres et cortège avance sur la route brûlante sans but et parfois poursuivi par les premiers obus de l'envahisseur.

Je devais par la suite assister à des scènes plus pénibles encore, hélas !

Qu'ils s'estiment heureux ceux qui n'ont pas connu tout cela, j'ai craint parfois d'en garder une impression pénible au point qu'elle ne me quitte jamais, je me suis adressé plusieurs fois cette question : après avoir vu tant d'horreurs et si tu reviens un jour, pourras-tu retrouver en toi un homme capable d'un instant de gaîté ? Seras-tu assez délivré de cette triste expression pour savoir encore sourire ?

Revenant à mon récit, je dois noter que mon séjour à l'hôpital me laissa la meilleure impression : si l'organisation laissait à désirer, je veux parler de celle des transports, le personnel était parfaitement à la hauteur de sa tâche.

Je passai là de bons jours, mais de meilleurs encore à Paris lors de mon retour le 20 septembre, puis aux Mulots et à Dyé le dimanche suivant et enfin à Auxerre, je n'insiste pas sur ce moment puisqu'il est entendu que les jours heureux n'ont pas d'histoire.

Ces jours passèrent trop vite et j'estime ne pas avoir été seul de cet avis, l'heure d'un second départ n'allait pas tarder à sonner : le 6 novembre pour le régiment d'active 4e de ligne que je rejoignis dans l'affreux village de Lochères près Clermont, gare où je débarquai.

Là je fus enrôlé à la 3e Cie, capitaine Lefranc, officier distingué, mais un peu trop mondain à mon avis et trop peu familier avec ses hommes; j'estime que ce n'était pas le moment pour qui que ce fût d'affecter des attitudes de mise dans un salon. Ce sera mon seul reproche à son égard, un défaut qui reste compensé par des qualités incontestables.

La pauvre compagnie était à notre arrivée réduite à sa plus simple expression, elle revenait des tranchées et avait attaqué trois jours consécutifs les ouvrages allemands de la côte 263 en Argonne.

C'est là que Savary encore caporal révéla son adresse et sa valeur combative, il sortit indemne de cette nappe de balles, beaucoup de mes camarades m'ont affirmé n'en avoir jamais en aucun combat vu tomber autant. Je fis ample connaissance avec ce brave garçon qui était mon compatriote tonnerrois, ce dont je n'eus par la suite qu'à me louer.

Après 10 jours passés là pendant lesquels le régiment se reposa et se reforma nous repartons aux tranchées. Cette première période d'occupation fut tout ce qu'on peut imaginer de tranquille : nous occupions une position à 800 m de l'ennemi et prenions simplement la garde aux créneaux, la nuit circulaient quelques

patrouilles, les heures passaient presque sans coups de feu. Je laisse ici un blanc à remplir plus tard.

Après six jours de calme, retour au repos à Aubréville, village ayant un peu meilleure apparence que Lochères, mais chaque séjour là devait être marqué d'une tache sombre : les Allemands presque tous les jours surtout à l'heure du passage des convois lançaient là au moyen d'une pièce de fort calibre une quantité d'obus variant de 12 à 30. Ces 6 jours passèrent pourtant sans que nous ayons eu de deuils à la 3e. Nous reprenons les tranchées au même emplacement, départ toujours la nuit, marche à travers bois en plein hiver, pieds souvent mouillés, je m'étonne que beaucoup d'hommes restent debout, très peu, même parmi ceux de 25 à 30 ans, sont malades, les jeunes qui devaient nous rejoindre peu après furent loin de résister autant.

La seconde période au même emplacement que précédemment fut loin d'être aussi calme, nos tranchées se retrouvaient en face Verdun légèrement plus nord-est, lieu dit la Fonderie, on s'était battu ferme là au début, le 131e qui nous remplaça pendant le repos avait rapproché ses tranchées de l'ennemi; à notre arrivée, nous continuons le travail et deux jours après l'attaque de la Fonderie est décidée. Ce qu'on appelait la Fonderie était une fraction de terrain contenant trois ou quatre habitations à moitié démolies par le canon et un petit bois de sapins; les 2e et 3e Cies sont chargées de l'attaque, la 2e pénètre dans les sapins et les occupe sans beaucoup de résistance, il est trop tard pour continuer l'action ce jour-là, nous consolidons légèrement les positions et reprenons notre emplacement précédent.

Deux jours après à 10 h du soir cette action est reprise, nous sortons des tranchées, traversons la route de Vauquois à découvert et sous un feu nourri, et commençons le feu contre les bâtiments à peu près dans la direction d'où partent les coups de fusil ennemis, nous sommes abrités par un talus car la route est encaissée : au commandement d'"En avant !", leur fusillade redouble, nous nous recouchons et au matin nous nous replions sans avoir osé continuer l'attaque, nous étions à peine arrivés à nos tranchées de seconde ligne dans le bois qu'une grosse flamme s'élève, les maisons flambent, nous en concluons que les Allemands ont abandonné leur position, ils devaient se croire attaqués par des forces bien supérieures; ils ont battu en retraite, nous formons immédiatement un petit poste pour occuper les maisons qui ne flambent pas; Lefranc eut une fameuse idée de ne pas nous faire poursuivre cette attaque à fond; de cette façon le même résultat fut obtenu presque sans pertes pour nous.

Nous nous reposons pendant que la 2e occupe la nouvelle position ce qui lui coûte des hommes car à la pointe du jour le bombardement commence, les canons ennemis arrosent copieusement le bois environnant et il s'en manque de peu que nous nous en sentions car un gros noir* vient éclater légèrement à droite de notre abri, par bonheur personne n'est là, notre seconde période d'occupation s'avance, mais le jour de la relève on nous donne l'ordre d'aller remplacer la 2e Cie pour une nuit. Après souper nous reprenons donc le chemin du boyau, il dé-

gèle, nous marchons par endroits dans 20 cm d'eau et nous arrivons enfin à destination.

La 2e se reforme à l'arrière et nous attendons que le 131e vienne à son tour, nous sommes là depuis 2 h, tout est calme, quelques-uns dorment, je suis enroulé dans ma couverture quand tout à coup je perçois un sifflement léger et prompt; je ne m'y trompe pas, c'est bien un obus qui vient, prompt moi-même, je me jette au fond de la tranchée à l'instant précis où il éclate, c'est un fusant* qui vient de déboucher juste au-dessus de nous, sa charge de shrapnells* a couvert notre tranchée, mon fusil debout à côté de moi est défoncé, à ma gauche j'entends des gémissements pendant que les 5 autres pièces déchargent avec précipitation quelques projectiles qui ont un peu changé de direction; Savary passe devant moi, il va faire le pansement de Nicolle, car c'est lui le pauvre gars qui a reçu un morceau de plomb derrière l'oreille; Savary fait le pansement à la hâte et Nicolle peut se rendre seul à l'arrière, nous le croyons blessé légèrement, je devais plus tard apprendre que sa dernière heure venant de sonner - conduit à Clermont et trépané il fermait les yeux peu après.

Petit à petit le jour vient, une attaque que nous craignons fort ne se produit pas et c'est enfin notre tour d'être relevés, la 2e occupation avait été déjà plus tragique que la 1ère.

C'était vers la fin novembre, retour à Aubréville pour un prétendu repos, trois jours après notre arrivée un bombardement terrible nous tue le caporal d'ordinaire de la 3e, un garçon dévoué, il a le crâne ouvert par un obus qui défonce le mur de la grange nous servant d'habitation, j'entendrai longtemps cet engin passer à quelques mètres au-dessus de ma tête, j'étais à ce moment à la rivière où je prenais de l'eau pour les cuisiniers de l'escouade.

Le lendemain notre escouade était de garde au poste de police, la pluie d'acier recommence à l'instant précis où je quittais mon poste : je venais d'être relevé par ordre du lieutenant pour suivre un exercice de lancement de bombes et grenades avec des mortiers spéciaux; un projectile tombe sur le local du poste, un hasard heureux voulut qu'une forte pièce de charpente le fit exploser un peu plus haut; sinon il aurait éclaté en plein mur et pas un homme n'en fut sorti vivant, seul Picardat d'Auxerre fut tué dehors par un éclat, il venait de faire la relève d'une sentinelle.

Pendant ce temps d'autres projectiles semaient la mort de place en place dans le pays, l'un d'entre eux tuait le sous-officier Gouniot, un gai parisien avec qui j'avais fait connaissance au dépôt.

Je me suis bien des fois demandé pourquoi on nous laissait ainsi à portée de l'artillerie et rien ne nous démoralisait plus que d'accompagner ces pauvres gars au cimetière, nous eussions tous préféré recevoir une balle les armes à la main.

{(NdA : Trop tôt, paragraphe rayé) : Enfin nous quittons Aubréville sans regret pour la position de Vauquois, notre régiment occupe l'emplacement depuis le pont des Quatre Enfants jusqu'aux tranchées de Boureuilles, Vauquois est la position tant disputée, nous n'attaquons pas, nous, la compagnie étant en réserve.}

Cette période fut une période de malheur, dans la nuit suivante nous partons soutenir une attaque contre Vauquois-Boureuilles, attaque qui eut un pauvre résultat, je passerai vite, nuit d'attente dans le bois, bombardement de Vauquois, attaque par le 113 et le 131, le 4 en seconde ligne, seule une compagnie, la 4e, fut fort engagée, trop avancée elle passa 24 h dans une tranchée prise en enfilade par l'infanterie allemande qui tirait bien à couvert de la forêt de Chespy, cette fraction ne put se relier que la nuit et homme par homme avec bien des pertes, elle devait pour rejoindre les anciennes tranchées traverser tout un terrain découvert, terrain que je connaissais trop, l'incapacité d'un lieutenant nous avait condamné à nous promener dedans une partie de la nuit sans aucun but, c'est extraordinaire que nous en soyons sortis indemnes, notre avis était que les Allemands ne nous avaient pas vus là, se trouvant un peu élevés par rapport à nous, leurs balles passaient trop haut pour nous atteindre dans cette flaque d'eau.

Trois jours se passent ainsi à aller, revenir, occuper un côté, tenter d'attaquer, se replier et cela à peu près sans pain, le bataillon était parti seul pour soutenir les 113e et 131e, notre approvisionnement n'était pas venu nous trouver là, nous n'avions que nos vivres de réserve.

Nous partons de nouveau au repos à Ville sous Bonsances, là nous voyons le champ de bataille de la première poussée Allemande contre Verdun, nous y sommes 24 h, puis nous allons à Clermont où on nous vaccine contre la typhoïde. Clermont est un joli village ayant bien souffert du bombardement du début, il est situé à peu de distance d'Aubréville, mais les obus allemands ne l'atteignent pas, nous y faisons un séjour passable et retournons à l'avant, c'était le 10 décembre environ, nous occupons avec la 4e Cie une position arrière; c'est au bois des Allieux, nous couvrons le régiment qui occupe le premier emplacement depuis le pont des Quatre Enfants à droite jusque près du village de Boureuilles à gauche, au centre se trouve le fameux Vaucoy qui a laissé dans la mémoire de tous ceux, Français et Allemands qui ont connu la position, le plus terrible souvenir. Nous ne prenons pas part aux attaques, ce qui est juste, nous sommes là pour soutenir les troupes de 1ère ligne en cas de poussée; ces pauvres troupes prennent part à bien des combats, elles attaquent bien souvent sans résultat et laissent beaucoup des leurs sur le terrain. Vaucoy devait sous peu pourtant être pris par les nôtres, un bombardement allemand suivi d'une attaque nous en déloger; un bombardement terrible de notre part suivi également d'une attaque les fit partir à leur tour, on fit si bel et bien qu'il fallut le lâcher et le reprendre à nouveau après que le canon eut donné dessus pendant 24 h sans une minute d'arrêt. Le pauvre village était perché sur un petit mamelon, les allemands y étaient logés dans les caves et dans de profonds souterrains, les obus fouillèrent tant le sol que non seulement pas une pierre ne reste debout mais la butte elle-même est détruite, rasée, le fait me fut raconté à ____ Henry ?? par un allemand qui fut un des acteurs de la dernière tragédie, un de nos obus tua 4 de ses camarades à sa droite et 3 à sa gauche et le blessa lui-même.

Je reviens à ce qui m'intéresse personnellement, nous n'avons pour ainsi dire pas à bouger de la position des Allieux sauf 24 h que nous passons complètement dehors, nous allons ce jour-là appuyer un semblant d'attaque de l'aile droite vers le pont des Quatre Enfants, cette fausse attaque se borne à une vive fusillade de la part de la 1ère ligne sur le pont cité plus haut et ce pour permettre à la gauche Vaucoy-Bourneuilles d'attaquer sérieusement.

Nous montons les toiles de tentes dans un fossé qui longe un chemin forestier, sous nous des claies de bois, sur nos têtes les toiles de tente bien chargées d'eau car il pleut une partie de la nuit, je me souviens d'avoir dormi là comme dans un bon lit. Enfin tout est assez calme et vers les 7 h du matin, nous regagnons nos huttes. Nous sommes logés relativement bien, les cabanes sont faites de bois et de terre, il y en a une pour chaque escouade, c'est-à-dire pour environ 12 hommes, une cheminée de chaque bout nous permet de faire de bons feux que nous entretenons toute la nuit, nos capotes et nos couvertures nous font là un séjour bien enviable pour nos camarades qui sont en première ligne, nous dormons bien, recevons nos lettres et nos colis, il n'y a comme revers à cette médaille que quelques rafales de gros fusants qui couvrent bien souvent de shrapnells notre emplacement, le bois est quelque peu haché autour de nous, quelques camarades sont blessés et un ou deux meurent des suites de leurs blessures, mais c'est la guerre.

Voici Noël, nous entamons une charmante soirée, plusieurs d'entre nous ont des colis, nous avons café et cigares, il ne manque que du vin. Le répertoire de chant est varié, en un mot la soirée est charmante, le lendemain, je reçois de tante Juliette un pâté truffé qui nous fait un sensible plaisir.

Le 1er janvier 1915 vient vite, nous recommençons notre soirée de Noël, nous recevons là tous les dons de la France à ses enfants avec ses meilleurs voeux ainsi que ceux de nos familles.

Le 9, j'apprends une triste nouvelle, ce pauvre Rollet que nous connaissons et estimons tous tant est tué près du pont des Quatre Enfants, je suis profondément affecté par cette nouvelle.

Le 6 janvier arrive, c'est le jour de la relève, elle a lieu sans aucun incident, après une marche qui nous semble bien longue, car nous avons tous les jambes ankylosées par un séjour de couchage sur la terre ou aux tranchées de 26 jours consécutifs; nous arrivons à la ferme de Grange le Comte; c'est un vaste local dans lequel nous trouvons un gîte pour deux bataillons; la petite ville des Islettes à peu de distance nous permet l'approvisionnement en extra.

Nous sommes tous persuadés de faire là un long séjour, ce serait du reste notre tour, la première journée se passe bien, la seconde, on nous annonce une marche, à peine reposés, nous partons, nous sommes à 6 km de la ferme; un cavalier arrive au commandant, on commande : demi-tour, le retour à la ferme s'effectue sans pause, nous avons tous l'impression que quelque chose de grave se passe. A l'arrivée les faisceaux sont formés dans la cour, on nous annonce : "Vous avez une demi-heure pour manger et nous partons". Ces mots sonnent mal sur-

tout après cette marche que chacun de nous considère comme un ordre stupide; pourquoi cette marche le lendemain de l'arrivée au repos, pourquoi énerver ainsi les hommes, laisser les corps et aussi la volonté de tous ?

Nous partons tous en maugréant, le capitaine comme les autres. 12 km déjà dans les jambes au moins, 25 l'avant-veille et environ 28 à faire : voilà comment on fait d'un régiment tout disposé à faire son devoir une loque, une troupe bonne à rien; ce fut le cas, de notre bataillon la moitié à peine arriva sur le lieu de l'action.

Nous nous mettons en route, quelques-uns avaient bu un peu plus que de raison, ils restent les premiers, quelques hommes jalonnent la première partie de la route; à mesure que nous avançons, il en reste d'autres, un petit groupe bien harassé demande asile à Clermont que nous traversons et moi-même éreinté et profondément dégoûté m'arrête après le fameux village de Lochères. J'étais couché là avec deux camarades sur le côté du chemin quand passe vers nous le ?? ____ fourrier du bataillon qui lui-même brisé de fatigue et blessé au pied nous emmène coucher à Lochères. En arrivant, nous commençons à nous restaurer un peu, chacun de nous sort ses provisions et après un repas léger nous nous couchons, le sommeil est profond jusqu'au matin; nous faisons un café et nous repartons.

Nous étions encore ignorants de ce qui se passait mais nous n'allions pas tarder à l'apprendre. La route se change bientôt en chemin défoncé pendant 3 ou 4 km puis nous arrivons au fameux carrefour de la Croix de Pierre, puis la maison forestière dans laquelle est installée l'infirmerie; nous avançons jusqu'au point où les projectiles ennemis nous barrent la route, nos pièces d'artillerie lourde se remettent en batterie et on nous raconte ce qui s'est passé la veille.

Le 46e occupant les tranchées en face, ravin des Meurissons, côte 263 etc avait subi une attaque et s'était laissé percer : les chasseurs sibériens et un ou deux régiments derrière eux avaient fait une large brèche et fait prisonniers, tué ou blessé pas mal des défenseurs; arrivés un peu en avant de la maison forestière, ces gaillards furent reçus par quelques mitrailleurs et 2 ou 3 batteries de canons de montagne qui tiraient sans trajectoire; cette pluie de mitraille commença de les disperser, les Garibaldiens arrivèrent presque ensuite et continuèrent la poursuite; l'ennemi fut reconduit à ces tranchées sauf sur deux points où il nous garda quelque terrain à la côte 263 et à la côte 268, une fraction du 4e chargeait un de ces points comme nous arrivions. Nous reprenons notre marche en avant, je ne tarde pas à rencontrer mon cousin tonnerrois ____ (blanc) blessé d'une balle au genou et les Garibaldiens qui venaient de perdre deux de leurs chefs les plus aimés; quelques compagnies du 4e continuaient l'action mais sans arriver à reprendre complètement le terrain perdu sur les deux points précédemment cités. Le premier bataillon dont je fais partie n'est pas engagé à fond, quelques fractions occupent des morceaux de tranchées, d'autres à l'arrière renforcent les points qu'on croit plus ou moins sûrs : c'est le cas pour la 3e, pendant plusieurs jours nous occupons un point puis un autre et après trois jours passés ainsi nous avons

un secteur définitif de seconde ligne que nous sommes chargés de mettre en état de défense !

Sous la direction d'officiers du génie, nous commençons une forte tranchée, nous sommes plutôt découverts car le bois est clair à cet endroit, les balles sifflent mais un peu haut en général; nous surveillons ferme et vers le soir nous avons un abri passable. Après avoir bu un quart de café, nous prenons un siège sur la banquette arrière, nous couvrons des toiles de tente et nous endormons dans la mesure du possible. La tranchée est froide et il pleut une partie de la nuit, au réveil, le lendemain, j'ai un pied fort enflé, pourtant je reste là, c'est le 10 janvier; le 11 nous renforçons les travaux de défense commencés la veille et une de nos sections va renforcer en première ligne pour 48 h.

Les Allemands ont vu nos ouvrages de défense et pendant ces deux jours leurs balles tombent dru autour de nous, la position sur un plateau est plus dangereuse qu'en avant, nous avons deux tués; un soldat du génie qui passait derrière moi reçoit une balle dans la fesse gauche, elle sort par le côté droit, au premier examen de sa blessure je suis persuadé qu'il n'en a pas pour longtemps, il meurt 4 h après. L'heure de la relève vient enfin le 15 au matin, nous repartons vers l'arrière, on nous arrête à l'emplacement de la brigade. Les 1er, 2e et 4e restent là en réserve, la 3e va soutenir l'artillerie lourde; pendant 6 jours, c'est pour nous un véritable repos; nous n'avons comme service que quatre hommes de garde par jour; et cependant que les 1e et 2e étaient chargées d'une contre-attaque sur un point, les Allemands ayant encore tenté une petite attaque. Nous avons là de bonnes cabanes où nous faisons de superbes feux, il neige dehors, nous faisons de bons chocolats à l'eau et usons nos réserves, je suis de près la manœuvre des pièces 120 long et 120 court* qui sont en batterie tout près de nous. Le 20 au matin on rassemble le régiment pour l'emmener au repos à Futeau, village éloigné de la ligne de feu et d'où on n'entend plus le canon, c'est donc un repos moral autant que physique, nous nous approvisionnons à notre gré aux Islettes, tout va bien pour ceux qui restent mais il existe bien des vides dans nos rangs. Quelques officiers sont tués, le commandant Monoven, le chef de notre bataillon, le fut pendant la contre-attaque opérée par les 1e et 2e, c'était un vieux maniaque ne connaissant que la baïonnette, il venait de commander à ses hommes : "En avant à la baïonnette !", un Allemand lui répond "Viens-y donc toi, vieux fou !" quand il reçoit une balle dans la cuisse; comme on l'emportait il en reçoit deux autres au travers du corps, il ne fut pas beaucoup regretté car c'était une non-valeur et un gaspilleur d'hommes.

Le lieutenant Gigot que Madeleine connaît avait reçu quelques jours auparavant une balle dans la poitrine, je n'ai pas su ce qu'elle avait produit. Un autre capitaine était tombé d'une balle en pleine tête et enfin le nôtre Lefranc était blessé d'une au mollet, il l'avait reçue à la brigade, endroit pourtant bien éloigné de la ligne de feu, c'était sa 1ère blessure depuis le début, notre lieutenant venait d'être évacué pour maladie et l'un des deux adjudants était blessé aussi, voilà dans quelles conditions nous étions revenus.

Pour le retour, on nous donna un capitaine, et peu après un lieutenant. Le premier, un nommé Pouillat, était un individu très quelconque, ancien adjudant de zouaves, il avait acquis une certaine situation commerciale par son mariage mais il était bon surtout pour boire, manger, et dormir. Le lieutenant Nageotte venait d'avoir ses galons, c'était un ancien sergent du 4ème, il nous avait rejoints au dernier séjour à Aubréville, homme petit et d'apparence très glaciale, il paraissait très capable malgré sa jeunesse.

Voilà avec quels cadres nous reprenons le chemin des tranchées; bois de la Chalade, ravin des Meurissons, où nous arrivons sans encombre le matin du 7 février; cette fraction du front était devenue du fait de notre contre-attaque notre nouveau secteur.

Les premiers six jours d'occupation ne sont marqués par aucun fait saillant; la tranchée est en terrain fiable et sec, le 231e que nous remplaçons avait commencé la construction d'abris que nous continuons, je loge avec Savary devenu sergent et chef de section dans une bonne cabane où feu, paille et couvertures ne manquent pas; nous nous soignons au mieux et passons des journées relativement agréables, notre quiétude n'est troublée que par l'arrivée de quelques obus qui n'atteignent pas leur but. En face de nous à 200 m, la position allemande, ?? l'ouvrage en raquette comme nous l'appelons, à notre droite et à notre gauche les tranchées françaises et allemandes sont beaucoup plus approchées; à notre droite et un peu en arrière se trouve le plateau de Consenvoye et beaucoup à gauche le Four de Paris.

Nous reprenons pour la seconde fois le chemin de Futeau sans aucune avarie le 7 au matin.

Le séjour là est aussi agréable que la première fois, nous recevons colis et lettres à volonté, et j'ai le plaisir d'avoir verbalement des nouvelles du pays par les camarades qui viennent nous rejoindre : Poirier - Robert Tremblay - Nestor Truffot - Forgeot - Rigobert etc. Que sont-ils devenus depuis, tous ces pauvres gars ? Je me le demande souvent.

Le 12 on m'annonce le départ pour le lendemain, nous faisons nos sacs, emplissons de vin tous les bidons et repartons, pour exactement le même emplacement que précédemment. Nous étions loin de nous douter de ce qui nous arriverait.

A peine installés, le bombardement nous reçoit, une dizaine de projectiles seulement pour le premier jour. Je juge à propos de prendre mes précautions : dans une guitoune creusée déjà d'environ 2 m, je fabrique un terrier pour moi déjà et ensuite pour un camarade qui m'aida, de cette façon quand le pluie de fer commençait j'étais recouvert d'une couche de terre de 3 m de profondeur. Savary n'était plus là, il s'était décollé un muscle en jouant aux barres* à Futeau et ne pouvait plus marcher.

Le second jour nouvelle séance d'artillerie, il est environ neuf heures, je viens de quitter mon poste de garde au créneau, un camarade m'y remplace, je m'étends sur le dos à l'intérieur de ma cabane, je commence de m'assoupir; à ce moment une formidable explosion ébranle la cabane, je bondis au dehors car la fumée

m'étouffe, et monte un peu la tranchée pour avoir de l'air. Après cinq minutes nous revenons voir ce qui s'est passé : un horrible spectacle nous attend. Un homme est debout le long du parapet déjà mort, un petit éclat à la tête. Il est âgé et de l'Avallonnais. Un second, Vallet, de Bléneau, est littéralement réduit en bouillie, rien d'humain n'existe plus de lui, tout est en lambeaux. Un autre camarade a la jambe cassée, et celui qui vient de me remplacer est blessé au pied et à la tête.

Nous soignons de notre mieux les blessés pendant que le bombardement continue et qu'une scène d'horreur à peu près semblable se renouvelle à droite, 4e section.

Après les blessés, on s'occupe des morts, on ramasse les débris humains qu'on cherche parmi la terre et on emporte le tout au cimetière. Nous gardons précieusement les papiers, dans ceux de l'Avallonnais, nous sommes frappés d'un fait : son portefeuille contient une prière qui doit le préserver de toute mort violente, sans dire un mot je la passe à quelques camarades, le fait se passe de tout commentaire.

Après les hommes nous ramassons les éclats de l'engin, l'un de ceux qui hacha Vallet ne pèse pas moins de 5 kg. Le diamètre de l'obus était de 210. J'ai conservé précieusement une des pièces intérieures de ce monstre auquel je venais d'échapper par hasard, car 1 m de terre à peine me séparait du lieu exact où il avait éclaté. A partir de ce moment, je commençai à croire que le morceau de lingot destiné à me tuer n'était pas encore fondu.

Le nombre des obus tombés fut ce jour-là d'une quarantaine, le reste de la journée se passa tant bien que mal; le lendemain le feu d'artillerie recommença toute la journée par volées, 10 une fois, 4 une autre, 6 à la troisième, etc. Je restai aussi souvent que possible dans mon anti-percutant; vers les 4 h du soir j'allais avec un camarade chercher la soupe, un 77 nous sonne* près des oreilles à peine sortis de la tranchée, nous piquons un pas gymnastique, le tir ennemi s'allonge, nous obliquons à droite de façon à sortir de la ligne de tir et gagnons la cuisine tant bien que mal. Le retour s'effectua à peu près. Une scène pénible comme l'avant-veille s'était passée dans la tranchée pendant notre absence : c'était le ?? 13 février (15??), pendant la nuit nous étions assez tranquilles. Le 16 au matin, un fourneau de mine explose à notre gauche, un autre à notre droite sous l'emplacement occupé par la 2ème Cie, les Allemands commençaient l'attaque. Nous les voyons grimper un à un la côte à droite, notre feu fait rentrer dans leurs tranchées tous ceux qui sont là, mais ils passent sur le plateau, et là, ils sont abrités de nos balles. Aucune attaque ne se dessine en face de nous, mais que se passe-t-il à gauche ? Nous ne tarderons pas à l'apprendre. Nous nous savons du moins bel et bien débordés à droite, une mitrailleuse en ligne près de nous reçoit l'ordre de battre en retraite; l'impression générale est que la situation est très critique. Des bandes de mitrailleuses sont restées là, nous arrachons toutes les cartouches d'après et attendons les événements. Le soir, la soupe ne nous arrive pas, on nous communique seulement une note contenant textuellement ceci : "Les coloniaux, à votre

gauche, viennent de reprendre les éléments de tranchées qu'ils avaient perdus ce matin. De très importants renforts arrivent, la situation est excellente. Tenez ferme." Signé : Colonel Defontaine. J'ai toujours douté, je l'avoue, que cette note fût du colonel, je ne l'ai jamais supposé capable d'écrire cela, car c'était trop faux. En réalité, les coloniaux et la 4e Cie à notre gauche avaient été obligés d'abandonner leur position, la 2e à droite avait fait de même; des blessés que nous avions n'avaient pu être transportés vers l'arrière, la communication était à peu près complètement coupée. L'adjudant Forgeron de St-Florentin, le fils du docteur, allant vers le soir aux informations vers le capitaine, avait reçu un coup de feu à bout portant, la balle le manqua par hasard. Nous étions donc là, une partie de la 3e section et toute la 4e, isolés de la France.

La nuit qui suivit, tout le monde veilla; nous prenons seulement une bonne heure de repos, comme nourriture ce qui nous reste dans nos sacs, la nuit est calme.

Au petit jour tout le monde est à son poste, pendant une heure ou deux rien de nouveau; vers les huit heures et demie, la canonnade reprend; tous les obus sont dirigés sur nous, nous occupons maintenant le seul point offrant résistance, le feu de 6 batteries au moins est dirigé sur nous et précis car il peut y avoir des observateurs à droite, à gauche, et derrière nous.

Le petit bout de tranchée que nous considérons comme notre tombeau reçoit ainsi 83 obus de fort calibre en 10 mn. On se fait difficilement une idée des tristes minutes vécues dans un pareil moment; selon l'expression de Forgeron, nous étions dans un volcan, la terre ne cessait de remuer, le parapet de notre tranchée volait, les éclats cassaient tous les fusils. Nous étions tous mornes et impuissants, groupés autour du lieutenant Mougeotte. Le bombardement des jours précédents m'avait laissé froid, je me fourrais dans mon terrier et comptais les coups quand je n'étais pas de garde; mais ce jour-là 17 février 1915 une sueur froide m'envahit. J'adresse à tous ceux que je laisse une pensée que je crois être la dernière et attends sans même chercher à m'abriter. Le dernier projectile vient de tomber, nous formons deux groupes aux deux endroits où il nous reste un semblant de tranchée, quand un bruit passe : Forgeron est aux mains des Allemands, cet homme intrépide, soldat de valeur, vient d'être obligé de commander : "Bas les armes", il n'a pas le temps de faire usage d'un seul fusil, il est pris comme dans un étau. La minute suivante notre groupe, celui du lieutenant, est réduit à la même extrémité.

C'est pénible d'être obligé de se rendre, les allemands sont là, bombes et grenades en main, ils nous pressent de nous rendre, et nous restons quelques secondes à nous regarder. Ils nous crient : "Camarades français" : notre officier jette son revolver : nous sommes prisonniers.

Cette seconde fraction de mon récit sera moins mouvementée. Nous sommes très bien reçus dans les lignes allemandes, je dois rendre hommage ici à la courtoisie de nos ennemis en la circonstance : ces soldats appartenaient aux 23e et 27e d'infanterie, pour la plupart âgés et pères de famille, l'un d'eux nous serra la main de bon cœur.

A 11 h nous étions rassemblés et prêts à prendre la route de l'Allemagne que nous ne devons suivre que beaucoup plus tard. Nous grimpons péniblement sur le plateau en face de notre position emmenant tous blessés à qui on vient de faire un premier pansement à l'infirmerie; et vers le soir, nous arrivons à Conroy (?) après avoir passé Apremont où quelques obus français de 155 tombent encore. A notre arrivée, une soupe et un café nous remettent un peu physique et moral. Nous en avons grand besoin. Le lendemain matin nous partons et arrivons l'après-midi à Bayonville. Le 19 nous accomplissons notre dernière étape de marche Bayonville - Stenay.

Stenay, charmante petite ville de la vallée de la Meuse, où pas mal de français civils habitent encore, ils font assez bon ménage avec l'envahisseur. Là, nous travaillons aux corvées en ville, dans les villages environnants et nous recevons souvent des Français du pain, chocolat, tabac, café, etc; les Allemands sont également très bons pour nous; tout cela compense dans une certaine mesure l'insuffisance de ce que nous touchons par l'administration consistant en 200 à 300 gr de matin et soir, café et le tantôt soupe claire.

J'ai eu faim bien des fois, surtout au début; avec les quelques sous qui nous restent, nous achetons du pain et du beurre et partageons dans la mesure du possible ce que nous décrochons à l'extérieur entre les copains car j'ai là Gautheron de Raffey, Ruten de Ligny le Châtel, et les premiers jours Jay de ?? Neuvy Sautour ??.

A la fin je me débrouille et à partir de Pâques j'ai toujours un peu de pain d'avance, je vais souvent en corvée au château des Tillieuls du Kronprinz ou à l'hôpital et à ces endroits nous sommes très bien reçus.

Le fils de l'empereur d'Allemagne habite là avec un compagnon d'infanterie formant sa garde, le château est de gracieuse apparence et les prisonniers français nettoient les allées du parc, jardinent, scient du bois, s'occupent même des écuries; à dix heures on a café et pain blanc, le tantôt soupe à volonté, et souvent portion de viande et à quatre heures café et pain blanc, parfois beurre, c'est la fête quand nous sommes là.

Mais, Hélas ! Les bons jours ne compensent pas les mauvais, ils ne remplacent pas le manque de nouvelles, je sais bien parbleu que la situation chez les miens doit être bonne, que personne ne doit souffrir si on me sait en sécurité. Mais devinera-t-on, quelqu'un pourra-t-il expliquer à peu près ce que nous sommes devenus ? Savary sera-t-il assez renseigné pour se croire en mesure d'envoyer un mot de consolation ? Quelqu'un de la compagnie a-t-il pu échapper au coup de filet,

notre caporal et un nommé Couchat maréchal aux environs de Chablis, ont bien sauté le parapet et tenté de fuir à la dernière minute mais l'un des deux tombait frappé d'une balle après avoir ait quelques mètres. C'était matériellement impossible qu'ils puissent franchir le cercle de feu qui nous entourait. Et nous sommes là sans pouvoir écrire, on nous le permit bien deux fois, mais je suis bien persuadé que ces fameuses cartes n'ont jamais quitté la ville de Stenay.

Cette pauvre Madeleine, que devient-elle ? Mais elle était brave mère, elle, et fermement persuadée que je ne pouvais pas être tué; mais ma mère si impressionnable va me croire mort, elle; combien elle va souffrir alors que je suis en bonne santé et que j'ai à peine le droit de me dire malheureux. Nous devisons souvent tristement, Gautherin, Rutem, et moi, nous couchons dans le même coin, nos paillasses sont aussi vermineuses l'une que l'autre : les poux ! Voilà ce qui m'a fait le plus souffrir pendant mon séjour à Stenay, impossible de s'en débarrasser, il y en a de toutes les tailles, espèces et couleurs, c'est tout à fait varié et nous ne lavons notre linge qu'à la dérobée. Qu'ils sont veinards, dirons-nous souvent, eux qui ont gagné l'Allemagne tout de suite; parmi ceux-là Forgeron, l'adjudant, peut-être pourrait-il faire donner de nos nouvelles mais il ne connaît guère que Jay particulièrement. Nos familles en sont donc réduites à faire des conjectures sur notre sort, elles n'ont comme renseignements que des suppositions, aucune certitude. Le service de renseignements répondra à toute demande : "Disparu" et ce mot est bien vague, il renferme pour certains beaucoup d'espoir, pour d'autres la quasi-certitude de la mort; c'est surtout une question de tempérament, les uns veulent toujours espérer en ce monde, et les autres voient tout en sombre, et laquelle de ces deux fractions de l'humanité est-elle plus heureuse que l'autre ? C'est peut-être encore celle qui espère car une désillusion ne la corrige pas et quelqu'un qui espère est heureux.

Réfléchir à tout cela m'énerve au plus haut point, du linge sale sur le dos, les demi-nuits passées à me gratter achèvent de me démoraliser, je deviens irritable à l'excès et au 15 avril je me mets à tousser.

Je suis assez mal tout le reste du mois et enfin le 4 mai il est question d'un départ. J'arrive péniblement à en faire partie car le sergent allemand voulait me garder avec plusieurs autres anciens camarades. Je n'avais il est vrai pas à me plaindre de lui mais la question de correspondance me tenait trop au coeur et puis je voulais changer, il y avait assez longtemps que j'étais là. A ce genre de vie on prend un peu le caractère du cheminot, tant bien soit-on, on désire tout de même changer de vie et j'eus raison.

Je fis assez péniblement l'étape Stenay-Montmédy, une vingtaine de km, et passai la visite médicale le lendemain de notre arrivé, visite sérieuse : "Qu'avez-vous ?" me demande le docteur, "Je suis enrhumé", "bien enrhumé" me répond-il, et j'entre à l'infirmerie. Une longue période de calme jointe à des soins que je me donnais moi-même me guérissent parfaitement; nous sommes d'ailleurs désinfectés, douchés à notre arrivée et couchés sur une bonne paille bien blanche, j'avale quelques capsules de goudron créosoté* et au 15 mai j'étais bien guéri.

Je devins peintre à la casemate puis à l'hôpital des prisonniers : Gefangener – Lazarett*, bien vu du personnel, je suis bientôt chef de casemate et le docteur, un jeune homme toujours gai, me demande si j'étais bien à la casemate, je lui dis "Oui". "Eh bien, vous y resterez", me répond-il, je n'ai qu'à dire "merci". Le régime alimentaire de cette casemate de fatigués est le même que pour les travailleurs mais nous avons l'avantage de pouvoir rester couchés toute la journée et j'estime que c'est quelque chose, on use moins de tissus à ne rien faire qu'en travaillant, et c'est, il me semble, à considérer par des gens qui n'ont à manger qu'un strict nécessaire.

J'ai de plus ma journée entière pour laver mon linge, lire, ce que je fais presque tout le temps, et faire la manille; et puis j'ai vite fait de trouver les bons coins, ceux où on donne du rabiote et peu de jours se passent sans que ma gamelle ne se trouve remplie dans quelque endroit.

Nous avons là un infirmier allemand, garçon sérieux parlant très bien le français; malgré quelques divergences de vues allant parfois jusqu'à des discussions serrées : nous voulons avoir tous deux raison; j'ai là un véritable camarade.

J'ai travaillé à Montmédy à peu près 5 jours du 6 mai au 1er juillet. Quand vint le départ pour l'Allemagne, le docteur nous inscrivit en tête de la liste des partants et voilà comment il se fait que je suis à Darmstadt alors que tous mes pays sont encore à Montmédy. Quelques 10 jours avant le départ, j'avais pourtant l'autorisation d'écrire, ma carte partit avec le timbre du Lazarett de Montmédy, les malades et les blessés ayant le droit d'écrire. Si ladite carte n'a pas eu d'accident, je suis sûr qu'elle est arrivée maintenant à destination. Les ?? tranches sur mon compte sont finies, on doit avoir retrouvé là-bas un peu de calme et s'estimer heureux.

Pour mes camarades laissés à Montmédy, je vais opérer de façon à communiquer de leurs nouvelles.

Je m'aperçois que je quitte Montmédy sans avoir parlé de la ville. Elle se compose de deux parties : ville haute et ville basse; cette dernière est habitée par la population civile, la ville haute ne contient plus guère que des bâtiments militaires.

Je ne connais guère que la ville haute; je la trouve bien située sur un fort mame-lon, d'où l'on découvre très bien la vallée qui court dans la direction de Stenay; un peuplier qu'on distingue très bien au nord-est se trouve sur le territoire belge. Vers l'ouest les dernières ondulations de l'Argonne et vers Dun les collines surplombant presque à pic la Meuse font un magnifique coup d'oeil pour Montmédy-Haut, c'est pittoresque, varié : montagnes, vallées, forêts et cultures alternent gracieusement; du haut des remparts au soleil couchant j'ai pris plaisir bien des fois à contempler ce charmant paysage; combien plus beau encore il eût été si j'avais été le maître de moi-même.

Un mot du fort, il ne tira pas un coup de canon pendant l'invasion, sa garnison se composant d'artillerie, génie et d'un fort bataillon d'infanterie reçut l'ordre de se replier; cet ordre fut paraît-il reçu trop tard, les Allemands les poursuivirent avec leur artillerie et beaucoup furent tués ou blessés avant de regagner Verdun. Les

murs renferment toute la ville haute, on y pénètre par deux ponts-levis, ce n'était donc pas précisément un fort moderne; cependant il eut pu offrir une sérieuse résistance, du reste la ville était sans valeur, il importait peu qu'elle fût démolie et je crois qu'on eut pu immobiliser là 10.000 ennemis pendant bien des jours.

La garnison n'était pas dépourvue d'artillerie : quelques pièces de 120 long avec la culasse enlevée étaient encore là pendant mon séjour dans la place et bien des plates-formes vides disaient assez ce qu'il y avait eu à l'endroit.

Darmstadt : chef-lieu de duché de Bade, est une ville de 100.000 habitants, je n'en ai qu'une idée d'ensemble. Le camp est à une petite heure de la gare. C'est à l'arrivée un camp d'instruction pour les soldats allemands que nous traversons pour gagner le nôtre; à l'arrivée des premiers Français, ce qui est aujourd'hui une véritable ville de bois pourvue de tout le confort moderne - eau et lavoirs dans toutes les rues, électricité dans les rues et chambres, etc - n'était autre qu'une plantation variée, champs de pommes de terre, de fèves, etc.

Et tout cela aujourd'hui est garni de maisons de bois, habitations proprement entretenues, infirmerie-hôpital, salles de bains, machines à étuver, rien ne manque; c'est à ne pas croire et tout cela pour loger 20.000 hommes.

Il n'y a pas grand-chose à faire à l'intérieur du camp, quelques soldats demandés par des cultivateurs ou des industriels de la région partent pour travailler chez eux. Mon tour viendra peut-être mais on peut toujours, si on est fatigué, demander à revenir au camp.

La nourriture est très passable ici, nous trouvons le séjour bien meilleur qu'à Ste-nay et aussi qu'à Montmédy pour ceux qui y travaillaient. Nous nous levons ici à 6 h heure allemande, à Montmédy 4 h 1/2; nous sommes couchés sur une bonne paille et sous une bonne couverture. Nous allons aux douches deux fois par semaine. De temps à autre on nous appelle pour 3/4 d'heure d'exercice qui consiste surtout en jeux. Notre organisation est absolument celle de la caserne française : bataillon - compagnie - escouade. Nos sous-officiers sont nos chefs directs sous le contrôle des Allemands. Un lieutenant de ces derniers commande le bataillon.

Mais ce qui nous fait plaisir plus que tout, c'est l'autorisation d'écrire; nous arrivons le vendredi, le dimanche on nous lève une carte, les premier et troisième lundi une lettre, et le mardi tous les arrivants de Montmédy sont autorisés à écrire une carte express ne devant contenir que ces mots : "Suis prisonnier - En bonne santé - Envoyez colis et argent", sans aucune forme de politesse; en un mot nous sommes heureux ici comparativement à ce que nous venons de passer.

Le peu que j'ai vu de l'Allemagne me permet d'en juger le sol : il est d'une façon générale bien moins riche que chez nous. J'ai vu le long du trajet trop d'orge, seigle, et avoine proportionnellement au blé rencontré pour que je puisse considérer ce pays comme un producteur de blé, et je ne m'étonne plus qu'on y mange aussi peu de pain et surtout d'aussi mauvaise qualité.

Je n'ai rencontré qu'une contrée privilégiée, c'est la riche Lorraine que nous traversons au début du voyage, elle, par son sol et son sous-sol, mines, métallurgie, me semble une des premières provinces de la Confédération.

A mesure que le train avance, la richesse du sol diminue, vers Worms que nous traversons, on trouve quelques maigres coteaux, un peu plus loin le Rhin et sa vallée qui vaut mieux.

Le Rhin est majestueux, nous le voyons un lendemain d'orage, son eau est jaune, il ressemble à un bras de mer tellement il est large. Je m'arrête ici et attends les événements. Quand un fait me paraîtra saillant, je le noterai. J'ai bien peur, Hélas, que mon carnet ne soit pas assez grand car je ne vois pas encore cette guerre prête à finir. Combien j'attends avec impatience une première lettre. Que pense-t-on et que devient-on là-bas ? C'est terrible d'y penser, aussi ai-je par moments de terribles instants de rage. Je crois que je serai anarchiste à mon retour en France ! Tristes gouvernements ! Où ont-ils conduit leurs peuples ?

Et toi, pauvre France, dans quel état vais-je te revoir, combien y aura-t-il de vides parmi les camarades ? Et la vie politique, que sera-t-elle ? J'ai constaté bien des efforts du cléricalisme à reprendre la main partout; du reste le sabre étant le maître, nécessairement le goupillon relève la tête; l'un ne va guère sans l'autre.

Et puis bien des familles, bien des têtes plus ou moins solides cherchent un semblant de consolation, un rayon d'espoir en un Dieu chimérique. Oui, je crains bien que sous beaucoup de rapports nous n'ayons reculé d'un siècle.

Les prisonniers sont considérés ici comme des combattants ayant fait leur devoir, et on se garde de nous faire subir la moindre vexation. Un cours d'allemand se donne gratuitement et je ne manquerais pas de le suivre si je possédais les deux marks indispensables à l'achat d'une grammaire.

Les Allemands se plaignent fort au sujet de leurs prisonniers d'Afrique. J'ose espérer que mon pays ne se chargera pas d'une infamie en faisant subir à des non-combattants un traitement indigne; peut-être est-il bon dans certains cas de rendre le bien pour le mal. L'administration militaire allemande publie ceci : "A titre de représailles, pour venger ses prisonniers d'Afrique, le gouvernement envoie un nombre égal de prisonniers français travailler au dessèchement des marais". Toute latitude nous est laissée pour informer nos famille de ce fait.

Hier, les grands blessés du camp sont partis sur Constance, ville où France et Allemagne vont opérer l'échange, il est triste ce cortège de borgnes, aveugles ou manchots, pauvres victimes innocentes de gouvernements informes, je préfère encore passer bien des mois ici et repartir tout entier et m'estime malgré tout privilégié.

Les jours se suivent avec la même monotonie : 2 h d'exercice le matin et 1 h le soir, juste de quoi nous dégourdir un peu. C'est la vie plate et presque sans pain; ce qu'il sera le bienvenu le premier colis !

Il en est ainsi jusqu'au 17 juillet, le 4e de ligne vient d'être de nouveau à peu près réduit à néant et c'est le long cortège d'arrivée des nouveaux prisonniers. Je parviens à avoir des nouvelles de la 3e Cie, elle est complètement anéantie, et trouve

le moyen de dénicher Savary. Par lui je sais quelles réponses ont été données aux demandes de renseignements sur notre compte : d'abord par le sergent-major, réponse officielle : présumé prisonnier, et ensuite celle communiquée par l'intermédiaire de sa femme : "Dis à la famille Leblanc qu'il est sûrement prisonnier et qu'on peut être longtemps sans nouvelles de lui". Saura-t-on s'en contenter ? Pour mon compte je suis satisfait dans une certaine mesure, je vois que tout s'est passé au mieux et ose espérer en la sagesse des miens.

Savary part le lendemain pour une autre destination, j'ai su par lui et plusieurs autres que Robert Tremblay était encore vivant au moment de l'attaque et que G. Poirier et Truffot R étaient là aussi, les deux premiers présumés prisonniers mais je n'ai pas retrouvé leurs traces. Le dernier, conducteur de mitrailleuses a échappé au coup de filet.

Bientôt, c'est la première carte. Ce qu'elle fut reçue joyeusement ! Elle arrive le 31 juillet et respire le bonheur cette carte, peu après le premier colis, comme c'est bon des produits qui viennent de chez soi, le 2e de Dyé renferme une bonne miche, quel plaisir j'éprouve à le manger ce pain blanc et ces croquignoles, galettes, qui sans être bien frais sont si savoureux.

Quelques jours plus tard un détachement arrive au camp, il renferme Ruten, ce vieux copain a aussi été expédié par le service médical, il me donne des nouvelles de tous ceux qui sont restés là-bas et me fait lier connaissance avec le fils du Receveur de Tonnerre dont Madeleine me parle sur sa carte. Ce jeune homme est employé au titre de caporal infirmier; la dernière séance de vaccination me permet de le voir.

Je n'ai pas encore parlé de cette vaccination; les coups de seringue ne nous seront pas ménagés pendant la guerre : ils se comptent par trois contre la typhoïde et autant en France à la fin de 1914, deux contre le choléra plus deux précédemment à Stenay ce qui ne compte plus ici, et une ordinaire contre la variole; c'est ainsi que charcuté convenablement on reçoit un bouton attestant qu'on est paré contre toute maladie contagieuse. Du reste l'état sanitaire du centre est excellent, c'est une preuve de plus ajoutée à beaucoup d'autres du bon état du service médical et de l'esprit organisateur allemand.

Le 11 août, une agréable surprise m'est réservée, je suis désigné avec neuf camarades pour aller travailler dans les champs. Nous partons le 12. Le tram nous prend à 1 km du camp et nous conduit à Darmstadt-ville; là nous prenons le train et le quittons à Francfort, ce qui me permet de donner à la ville un coup d'œil d'ensemble et d'admirer la gare qui ne le cède en rien à nos gares parisiennes. Une ligne secondaire nous conduit à Kunnan et là une ligne d'intérêt local nous mène à 2 km environ de notre destination; c'est dans un coquet village du modèle courant car tous se ressemblent, clocher à trois dômes superposés, caniveaux et cours privées et dans chaque maison de culture, fosse et pompe à purin. Nous sommes je crois en Hesse. La campagne est riche et le village ici ne le cède en rien à nos meilleurs pays français de production. 6 de mes camarades sont employés

dans une ferme, un autre fait le vacher et moi je suis laboureur; je ne fatigue guère, j'ai la chance de tomber sur un attelage de deux chevaux, ce qui est rare ici. Une petite charrue faisant ?? brabant ?? *et des terres franches ou sablonneuses qui se labourent extraordinairement bien. Je prends un véritable plaisir à respirer l'air des champs et des bois, le patron est à peu près notre seul gardien, une sentinelle est bien chargée de nous surveiller mais je ne l'ai encore vu qu'une fois.

Nous faisons tous cinq repas par jour, le matin beurre et confitures avec pain et café au lait sans sucre à volonté. A 9 h beurre, fromage et pain, café, à 12 h soupe, pommes de terre et saucisse souvent, salade, cornichons, lait caillé et pain. A 17 h café au lait, beurre, confitures et le soir pommes de terre, beurre, compotes de fruits, etc. Enfin je suis le plus heureux des prisonniers et voudrais bien que cette vie dure le reste de la guerre; je me sens revivre et reprendre des forces. Tous ces produits naturels et frais me remettent d'aplomb. Les gens sont très bons pour moi, la meilleure part de saucisse m'est toujours réservée et je me demande ce que je vais faire des colis qui vont m'arriver, j'ai bien dit de ne pas en abuser mais je sais à quoi m'en tenir sur ce genre de recommandation. Enfin mieux vaut trop que trop peu.. J'aurais préféré pourtant que ce fût mieux réparti. A 8 h 1/2 du soir nous sommes tous les 10 rassemblés dans une chambre où autant de bonnes paillasses nous attendent, une fatigue bienheureuse nous invite à y dormir sans perdre de temps. Aujourd'hui dimanche 15 août, lever à 8h, repos dominical, strictement observé chez ces gens encore croyants, jusqu'à cette heure pas un bruit au village tandis que les autres jours dès 5 h tout se remue. Le patron est en voyage, il m'a offert 2 beaux cigares et m'a fait comprendre de rester à la maison pour soigner les chevaux; c'est mon seul travail pour la journée, il me semble que j'en viendrai à bout. Il est exigeant à ce sujet pourtant. C'est un homme fier de ses bêtes, c'est son droit, car la plupart de ses collègues n'ont que des attelages de vaches; à peine 15 chevaux pour son village de 400 ou 500 habitants. Le travail est varié ici comme partout dans la culture, c'est successivement : charrue, charrois d'herbes, arrachage de pommes de terre et autour du 28 fenaïson de prairie naturelle. Les jours passent assez tranquilles.

La 1ère lettre se fait un peu attendre par exemple. Tout va bien il me semble, il n'y a donc qu'à se laisser vivre, ah oui, vivre, c'est de cela seulement qu'il s'agit, c'est ce à quoi toutes les facultés de l'homme à l'instant présent doivent s'employer. Ce qu'il fallut de fois pour cela ! Savoir se débrouiller, répartir au mieux le peu récolté de part et d'autre et ce que la vie semble douce ici par rapport à ce que nous avons passé. Le travail est pénible mais ce n'est rien pour moi. Aujourd'hui 29 août, 2 lettres : une de Madelon, et une de Joffrin G venue de Robert en 25 j. Je me suis reposé toute la journée. Tantôt une bonne sieste de midi à 2 h 1/2, puis café, tartines et promenade. Il est 6 h 1/2 et j'attends le souper en soignant les chevaux.

Ce matin le gardien nous a distribué la paye, nous n'y comptons pas trop, nous n'avons guère besoin de papier monnaie ici, cela ne nous fera pas de mal pour-

tant, nous permettra un peu plus d'indépendance; les patrons nous fournissent du tabac, nous pourrons dorénavant en acheter sans eux.

Dimanche 5 septembre ; Il y aura demain un an que j'ai reçu une balle allemande, que d'événements depuis ! La semaine s'est assez bien passée, ai reçu deux longues lettres de Madeleine qui me donnent pas mal de détails, j'en suis très content; me suis reposé toute la journée, n'ai pas été à la promenade, j'ai écrit.

?? Bircklow ??, dire que mes grands-parents peut-être, un Leblanc ou Landre sont venus par ici avec à leur tête le premier Napoléon. Il y étaient en conquérants, leur descendant y est en prisonnier. Deux châteaux en ruines attestent ce passage; l'un au sud, du côté de la Suisse, dresse encore deux tours vers le ciel; l'autre au nord du pays dans la forêt n'est plus qu'un amas de ruines qui prouvent, ou confirment, cette idée que tous les conquérants sont des bandits, et m'expliquent enfin pourquoi ce nom de Napoléon n'est jamais prononcé par les habitants de ces régions qu'avec une sainte horreur. A l'anniversaire de Ste Hélène les cloches sonnent, c'est la fête, les enfants ne se font pas faute de me l'expliquer. Le grand conquérant avait peut-être un but, on en trouve toujours un but ou une cause quand on veut faire la guerre, c'était aussi pour l'émancipation des peuples qu'ils combattaient, nos ancêtres, mais les peuples n'aiment pas se voir émanciper par d'autres peuples et le meilleur est de s'occuper chacun de soi. Tous les gouvernements qui déclarent ou acceptent la guerre se réclament de ce mot : civilisation, ou : culture; avec un C ou avec un K, c'est révoltant.

Aujourd'hui 12 septembre, il fait soleil radieux, encore une semaine de passée pendant laquelle j'ai eu le plaisir de recevoir 8 correspondances, ai des nouvelles de beaucoup de camarades, beaucoup sont prisonniers, j'ai plaisir à constater que très peu sont tués et que tout va au mieux partout chez les miens, cette période de la vie pour moi et les nôtres ne sera somme toute qu'une perte de temps, c'est bien peu de choses par la période que nous passons; quant aux misères passées, quelques mois, quelques jours de bonheur et elles seront bien vite oubliées. Dimanche 3 octobre : rien de bien particulier depuis la mi-septembre me concernant personnellement; en revanche nous apprenons bien des choses favorables à la France, la déclaration de guerre de la Bulgarie qui ne cause pas précisément de l'enthousiasme ici, nous la connaissons aussitôt que la population civile allemande et n'ignorons pas aussi que l'offensive française est reprise de ces jours derniers avec un élan qui cause à ces patriotards une étrange stupéfaction, quelques-uns nous avouent qu'ils sont perdus, il est temps qu'ils voient clair les braves gens, sans cela ils pourraient sous peu être surpris par les événements. Leurs journaux de ces jours derniers laissent percer la destruction de deux divisions et d'un régiment de landsturm. Enfin on fait de drôles de figures ici et ce à notre profonde satisfaction, c'est assez naturel puisqu'en ce moment le mal des uns fait le bonheur des autres, plusieurs soldats du village et des environs ont oublié de donner de leurs nouvelles depuis un mois.

Conclusion : ça va mal pour eux du côté de la France, je m'arrête et reprendrai quand je saurai quelque chose de sensationnel. Dimanche 10 octobre : rien de

bien particulier; la Bulgarie n'a pas déclaré la guerre, elle fait marcher la Turquie en ce moment, c'est à peu près équivalent. La Grèce mobilise, quand donc tout cela finira ? Le travail s'avance ici, je crois que sous peu nous retournerons au camp; ai reçu cette semaine une lettre et deux colis, tout va bien pour moi, il ne doit plus en être de même pour beaucoup de copains car notre offensive de septembre dernier a bien dû nous coûter des têtes. Ici les morts sont nombreux et les civils n'espèrent plus rien, c'est de bon augure. Il est cinq heures du soir, je viens de repriser mes chaussettes et soigner les chevaux. 21 novembre : rien de bien particulier, contrairement à toutes les prévisions, nous sommes appelés à passer l'hiver ici, je n'en suis nullement fâché, il y a de moins en moins de travail, nous sommes vêtus passablement, mangeons chaud et sommes très bien vus; pour preuve, le garde-champêtre appariteur a annoncé ces jours-ci à grands coups de clochette "Verboten ?? furuen ?? furgefangen ?? ", ce qui voulait dire qu'il est interdit aux demoiselles de chahuter avec les français prisonniers, pauvres gens qui prétendent militariser et réglementer la sympathie, ils n'aboutiront à rien en ce sens, certains jeunes gens de mes camarades et certaines demoiselles se prêtent fort à leur jeu, c'est une note gaie de plus pour toute la galerie, au rassemblement du soir pour le coucher chacun fait un petit rapport, c'est très intéressant. Un officier vient cette semaine faire une enquête à ce sujet, que de fous-rides de notre part ! Il interrogera jusqu'aux enfants de l'école, ce serait regrettable qu'une bêtise de cette sorte nous fasse partir et cela pourrait bien être; vraiment certaines demoiselles exagèrent un peu ici, pour mon compte j'ai reçu quelques paquets de cigarette, tabac ou cigares, j'ai résolu de tout accepter, ce qui ne m'empêche pas de rire largement des donatrices; c'est la vie. Que me reste-t-il à dire ? A analyser un peu le caractère et les moeurs des individus avec lesquels nous vivons, ce que je ferai en dernier lieu; pour le moment je ne fais que me documenter et puis il y aurait peut-être inconvénient à dire ce que je pense maintenant. Il est entendu que la vérité n'est pas toujours bonne à dire. Sous le rapport "agriculture", je n'aurai absolument rien appris ici, nous n'avons rien à leur envier, tout au contraire, beaucoup laisse à désirer; nous avons des moyens de production autrement supérieurs. On fait ici de la culture pour employer des bras, c'est tout.

28 novembre : il fait aujourd'hui un froid glacial, la neige a tombé ces deux jours-ci, cette nuit il a gelé à pierre fendre. Il est 4 h du soir, je m'arrête. Nous venons d'absorber 2 tasses de chocolat bouillant, accompagnées de force tartines de beurre. Tout cela est du supplément à l'ordinaire, la jeune cuisinière de la ferme où travaillent 6 camarades nous remplace le dimanche soir le café habituel par un chocolat corsé et on en fait pour les 10, nous fournissons le chocolat bien entendu et elle met un peu plus de beurre; le pain blanc qui ne nous manque jamais complète le casse-croûte, et nous absorbons à plaisir. Notre gardien nous regarde et doit se dire : Tout de même, ces "franceuses", ce qu'ils en avalent ! Il n'a jamais mangé un pareil chocolat, le pôvre, même en temps de paix. Nous voyons très bien que nous excitons la convoitise de ces messieurs, nous commençons à imprinter quelque chose chez ces individus qui retardent bien d'un siècle sur nous.

Nous les pénétrons autant que possible des moeurs françaises et ils s'aperçoivent, nous le voyons très bien, qu'il existe autre chose que "Das Deutschland", ce qu'on s'est jusqu'ici acharné à leur cacher. Qu'ils se croient les plus heureux du monde, tant mieux pour eux, c'est bizarre quand on a jamais vu mieux que soi, on se croit très supérieur. De mieux qu'eux, ils n'ont jamais rien approché que leurs officiers et leurs bataillons; ils ont tellement l'habitude de respecter ceux-là et de faire devant eux les chiens couchants (rampants) qu'ils croient que tout est pour le mieux dans la meilleure des Allemagne. Ah ! Oui, cette guerre en rabattra un peu de l'orgueil naturel à tous ces imbéciles qui se croyaient si bien invincibles.

J'ai vu hier une pancarte pas banale ici "Un morceau de savon de Marseille fabriqué il y a moins d'un mois". Le soir, je reçois d'Hélène une lettre me disant que la frontière franco-suisse a été ces temps derniers fermée; de là à supposer que nos voisins sont allés s'approvisionner chez nous, il n'y a qu'un pas à franchir.

[Fin du premier carnet].

12 décembre. Les événements se précipitent. La terrible bête commence à battre de l'aile, sa blessure invisible commence à gagner les parties sensibles; petit à petit le sang suinte - nous commençons à voir. Le prix des denrées s'élève peu à peu, ici c'est la campagne, on ne souffre pas trop, il y a toujours des pommes de terre à manger et un peu de viande, je dis un peu, mais que de choses manquent ou sont hors de prix; j'ai vu vendre un cheval ne tenant plus debout, il s'abattait à la charrue, un de nos camarades qui le conduisait le relevait en le tirant par la queue, la somme fabuleuse de 1070 marks, il valait 100 * (francs ??) en France. Le Reichstag s'est réuni le 9 dernier, la séance fut mémorable et mon patron m'a dit que beaucoup de députés réclamaient la paix, ils vont la demander, c'est l'instant de tenir et surtout de tenir aux Balkans. Nous savons qu'à Paris on connaît la situation; Joffre vient de prendre le commandement en chef de toutes les armées. Je crois que cette fois nous n'avons plus beaucoup de mois à rester ici. 24 Décembre, Nous avons une permission, étant prisonnier cela n'est pas banal; nous rejoignons le camp pour passer les fêtes de Noël et du 1er janvier, nous arrivons à Darmstadt le 24 au soir, c'est presque la fête au camp, il y a concert tous les soirs, j'y vais au 2ème bataillon, la pièce est longue et dure à jouer, c'est : "La Cagnotte"; elle est très bien rendue, l'orchestre est superbe et j'entends de la bonne musique. Il y a bien deux ans que je n'ai pas entendu aussi beau, en fait de musique nous n'entendions plus guère que le son aigu des pièces de campagne et la basse des batteries lourdes. Le lendemain, nous y allons au 1er bataillon, la pièce : "Un Beau Mariage" est tout à fait moderne et bien parisienne, elle est à mon avis supérieure à La Cagnotte, j'en sors enchanté. Les uns se tuent au front, d'autres chantent et jouent, c'est l'éternelle comédie de la vie et celle plus corsée de la guerre. Cela paraît bizarre à première réflexion, en approfondissant on retrouve bien par là le caractère français et son amour du beau car ces théâtres n'ont rien de banal et de commun, c'est réellement beau.

Nous retrouvons ici une foule de camarades, des anciens de Stenay et Montmédy, des prisonniers faits en septembre au moment de notre offensive, ces derniers nous racontent comment l'attaque eut lieu dans leur secteur respectif et en rapprochant leurs récits de ce que je sais de l'épuisement et de la démoralisation allemands je ne doute plus du tout du succès final. Cette tâche qui il y a un an me semblait au-dessus de nos forces sera enfin menée à bonne fin, c'est maintenant une question de mois; que de ténacité et de sacrifices il a fallu et il faudra pour en arriver là.

Nous repartirons à Bircklow (??) le mardi 4 janvier; j'ai encore 2 séances de théâtre à voir, je ne les manquerai pas. Lundi 3 : j'ai passé encore deux bonnes soirées au théâtre; samedi au 1er bataillon où on jouait "Le Poulailleur", et dimanche au 4e c'était : "Occupe-toi d'Amélie". Ce fut une séance de fou-rire pendant 4 h, la mise en scène ne le cède en rien à certains de nos théâtres parisiens et l'orchestre comprend une vingtaine d'exécutants, ce sont encore de bonnes

heures de passées ! Elles ne sont pas longues, du moins celles-là, contrairement aux autres. Ainsi aujourd'hui un lourd ennui me pèse, rien à faire, rien, et il fait mauvais se promener car le temps vient de se rafraîchir brusquement. Ce matin, avec un camarade, nous avons fait un peu d'allemand, une h ou 2 de ce casse-tête, c'est plus qu'il n'en faut pour un jour, après j'ai fait trois ou quatre parties de manille, encore après fumé quelques pipes et il me reste maintenant à attendre le souper et la paillasse. Heureusement demain, en route pour Bircklow, cet hospitalier village nous aidera à trouver les jours, les interminables mois d'exil un peu moins lourds. Un bruit circule au camp et j'ai tout lieu de le croire fondé : Les Allemands ayant attaqué les tranchées anglaises près de Maubeuge ont trouvé une résistance ferme et laissé sur le terrain 8 à 10.000 hommes. 13 février, je n'écris pas souvent sur mon journal, c'est , hélas, que je n'ai rien à raconter, cette semaine pourtant, nous apprenons de source autorisée que le second fils du kaiser, le prince Oscar a reçu une balle de shrapnell dans la figure, la famille impériale n'a pas de chance, le front français est dangereux pour ces messieurs, l'aîné, après avoir failli être pris lors de la retraite - il ne dut de se sauver qu'à une trahison, manqua d'être tué par une de nos bombes d'aéro* à Stenay au mois de mai dernier. Son planton fut tué à côté de lui. Il trouva le front français si peu favorable à sa personnalité, ce brave, qu'il s'est sauvé peu après au front Russe, nous l'apprenons par l'indiscrétion d'un Allemand; nous espérons que sa présence à droite comme à gauche sera de mauvaise augure pour son armée.

Aujourd'hui, nous avons bu la bière, on nous permet un demi-litre de bière ou vin par jour et on vient d'interdire formellement ces boissons aux jeunes gens au-dessous de 17 ans. On pourrait se demander pour quelle raison, c'est simple. La bière bue par les prisonniers français sera payée en bon or ou argent français; celle bue par les jeunes allemands le sera en mauvais papier, en papier dont la valeur aux yeux des nations neutres baisse journellement; ainsi mon dernier mandat reçu de Limoges m'est payé à raison de 5 marks pour 5 *, et celui de Madeleine reçu le mois précédent me fut payé à 4 marks 54 pour 5 *; si cette baisse continue avec une pareille rapidité je ne sais où va leur crédit. Cependant entre sujets allemands le billet conserve sa valeur fiduciaire, il ont encore confiance. Que sera la débâcle ? Je crois que ce sera terrible. Un malheur vient de nous atteindre aux Dardanelles, c'est la perte du Suffren. 27 février : nous venons de passer une semaine sur des épines, je suis nerveux au plus haut degré et il ne fait guère bon en ce moment qu'un de ces Mm nous marche sur le pied. La terrible attaque contre Verdun est cause de cet état, c'est que nous avons assisté à ces préparatifs dirigés contre nous, nous avons vu se vider l'une après l'autre les casernes du Hessen, Giessen, Francfort, Darmstadt, infanterie, artillerie, tout est sur pied depuis un mois et elle vient d'avoir lieu cette fameuse attaque. Ils nous ont fait 10.000 prisonniers d'après leurs journaux, ils ont avancé et après reculé, ils annonçaient hier la prise par eux d'une petite forteresse à Douaumont, aucun de leurs télégrammes n'est précis, ils se contredisent, ils n'annoncent aucune prise de matériel. Tout compte fait, je crois qu'ils ont reçu une bonne raclée, il devait faire bon

sous les obus de Verdun pendant une paire de jours que l'attaque a duré, tous les effectifs du Hessen y étaient et j'ai l'espoir d'assister sous peu à bien des pleurs et grincements de dents; cela n'est nullement fait pour m'émouvoir, c'est la juste punition de cet imbécile pays, c'est la fameuse " Strafe der Götter ", punition de Dieu, tant souhaitée par eux pour l'Angleterre.

De tout cela nous ne retenons que ceci : La défense de Verdun est intacte et tout danger est maintenant conjuré.

Tantôt, nous avons mangé un excellent lièvre à la santé du baron de Licht (?), c'est le cinquième d'accroché, mais les renards n'ont pas été chics, ils nous ont volé les quatre premiers, à la prochaine fois.

Le mark baisse toujours, nous avons aujourd'hui pour ?? 5 * 5 mk 15, on visite les caves pour la réquisition des "kartoffeln", tout augmente toujours et tout compte fait ils ont eu une excellente idée d'attaquer à Verdun; j'ai bien l'espoir que des six corps d'armée ramassés pour cela il ne reste que des débris et cela à peu près sans résultat. Depuis le début du mois deux Zeppelin ont fait la culbute, le premier a bu un coup dans la Manche, et le second fut descendu par notre artillerie à Bar le Duc, tout va donc bien. C'est le 19 mars, il fait un soleil radieux, l'attaque de Verdun est tellement bien finie que leur journal daté d'hier écrit en gros caractères ceci : "27 divisions françaises occupent les abords de Verdun". C'est pour sûr un gros mensonge mais c'est du moins un aveu d'impuissance et cela excuse leur recul forcé, mais ne leur enlève rien de leurs lourdes pertes. Le fils de mon patron est tué de ces jours derniers, un camarade du pays blessé l'a écrit à la maison, il a reçu une balle en pleine tête, ils voient encore clair les copains français.

Habituellement nous avons la fameuse Gazette des Ardennes à lire le dimanche, elle s'est oubliée aujourd'hui, c'est dommage. Dans ce ramassis de mensonges nous parvenions tout de même à découvrir quelques vérités, nous nous rabattons sur les journaux allemands qui sont encore un peu plus faux, mais nous saurons la vérité quand même par ce qu'ils omettront de dire.

Portugal a déclaré la guerre, nous continuons d'attendre les événements.

Nous avons eu la gazette avec trois jours de retard, elle confirme ce que nous avions prévu. Hier tantôt on a annoncé que toutes les familles aient à verser toutes leurs chaudières de cuivre, ils en font des grimaces. Tous les renforts partis cette semaine sont partis pour la France, partis pour la Russie, on a besoin de monde partout, on ne parle plus d'attaquer Verdun. Les journaux s'extasient devant la bravoure de nos soldats, il paraît que nos chasseurs les ont bien reçus sur les Hauts de Meuse.

Ce tantôt, j'ai eu l'honneur d'être mis en joue par un soldat boche armé d'une carabine; je ne perdis pas de temps, j'allai trouver le Burgmeister et lui remis une réclamation en règle sur laquelle je demande mon retour au camp, adviene que pourra, il ne sera pas dit que des français, même prisonniers, se laisseront insulter par de pareils bédouins. Ils sont en colère ces messieurs, il y en a encore un de tué au front français de ces jours-ci, et puis les prisonniers leur donnent du fil à retordre, ils ne nous donnent plus le talon exact du mandat, ils nous comptent

maintenant leur fameux mark au taux d'avant la guerre et de ce fait beaucoup de camarades ont refusé leurs mandats ces jours-ci, de plus nous refusons de faire plus de 10 h de travail, c'est notre droit et nous en userons, la conférence de La Haye ayant réglé à 10 h par jour le travail des prisonniers; à dimanche. 2 avril : mercredi dernier, un de ces messieurs, un sous-officier allemand, chargé paraît-il de la surveillance des commandos nous reçut assez mal, il nous intima l'ordre de nous lever une demi-heure plus tôt et de ne cesser le travail qu'à 7 h du soir, c'est l'affaire d'une bonne heure de travail, nous irons un peu plus lentement, cela reviendra au même. J'ai été particulièrement visé, c'est tant pis, ces temps derniers j'ai dit à ces messieurs et particulièrement à notre gardien actuel tout ce que je pensais d'eux et de leur gouvernement de voleurs, et donc comme rien ne tombe dans l'eau j'ai été particulièrement désigné à la colère de cette brute qui leva à deux reprises la main sur moi et me fit un moulinet sur la tête avec son sabre. Tout cela est sans importance et n'empêche pas les chaudrons de partir en guerre. Quelle promenade hier à midi pour la pesée et quels rires de notre part ! 23 avril, jour de Pâques : encore un tué à Bircklow il y a environ 3 semaines, il fut enfilé près de Verdun par la baïonnette d'un zouave et il y a trois jours un sous-officier est signalé disparu, tué ou prisonnier, décidément Verdun ne leur est pas favorable. En ce moment on les attaque partout au front français et les Russes les chatouillent depuis un mois. Il y a deux mois qu'ils ont oublié de faire un seul prisonnier russe. Nous attendons les événements.

24 , lendemain de Pâques : nous n'avons absolument rien fait depuis deux jours. Toute la journée le temps a été superbe, nous avons absorbé bière et bon chocolat, et au moment où j'écris, je digère, allongé dans le pré. Quatre nouveaux camarades sont venus nous rejoindre et vont travailler avec nous; ils appartiennent au camp de Guissen (*Giessen*). Ils nous racontent que les sentinelles allemandes qui les gardent ramassent dans tout le camp les débris de pain et de biscuit. Nous venons de lire un journal du 22 sur lequel nous avons déniché une prétendue dépêche Havas qui dit que "des troupes de secours russes sont arrivées en France, ce qui nous semble incroyable pour plusieurs raisons : 1/ nous n'avons pas besoin de soldats russes; 2/ jusqu'à nouvel ordre, il n'y a pas de passage, la communication n'existe pas entre la Russie et la France. Réflexion faite, cette dépêche a bien un but : préparer la population allemande à cette jonction des armées Russe et Anglaise en Asie Mineure. Il y a environ un mois les Russes ont pris Erzeroum, les Anglais se battent au-delà du Tigre; nous prévoyons donc que cette jonction aura lieu sous peu. Les débris d'armée Turque qui s'opposent encore à cela ne pourront sûrement tenir longtemps, ce sera une porte de plus complètement fermée à l'ennemi, et ce qui n'a pu avoir lieu directement aux Dardanelles le sera au-delà.

Le 30 avril : Un journal de cette semaine dit que les troupes russes débarquées à Marseille s'acheminent vers le camp de Mailly. Leur presse ne donne aucun renseignement précis, ce sont des nouvelles à bâtons rompus, des articles rognés court laissent entendre beaucoup et ne disent rien, en ce moment nous nous y perdons un peu. On annonce des prisonniers de temps à autre pour calmer l'opi-

nion, on majore les chiffres. Deux nouveaux tués à Bircklow au front français, un sous-officier et un soldat, c'est le résultat des attaques de ces jours derniers. Une carte reçue de France par un camarade dit textuellement ceci : "Voici le moment d'avoir du courage pour franchir la dernière étape que j'estime ne pas devoir être longue". Nous continuons d'attendre les événements et surtout la fin. 7 mai : les journaux de cette semaine continuent à parler des Russes en France, il n'y a plus aucun doute, plusieurs débarquements se sont opérés à Marseille; nous croyons qu'une attaque générale se prépare au front français. Nous avons déniché autre chose : dans la Mer du Nord, un combat naval s'est engagé près du canal de Kiel; les vaisseaux anglais étaient si nombreux, si nombreux qu'on ne pouvait les dénombrer; tout cela est fait pour préparer l'opinion aux événements futurs. 14 mai : Il paraît que les troupes de Nlle-Zélande et d'Australie sont arrivées pour prendre un coin du front français, les soldats vont s'accumuler chez nous. Cette semaine, une proposition fut faite aux prisonniers des pays occupés : "Si vous voulez envoyer de l'argent à vos femmes", leur dit-on, "faites venir de l'argent de France, la somme sera adressée à votre famille en territoire occupé par les soins de l'administration allemande". Vous ignorez donc, ignobles individus, que la mendicité est interdite. Ah ! Vous voudriez bien que les prisonniers français tombent dans le panneau, vous trouvez qu'il n'en rentre pas assez, d'or français, dans votre pauvre pays, en effet votre pauvre mark file, il aurait besoin d'un coup d'épaule. Vous ne manquez aucune occasion tant minime soit-elle d'en drainer un peu de ces valeurs que vous enviez et détestez en même temps. Mais vous aurez beau faire, elles viendront à bout de vous, elles sont accumulées contre vous ces forces dont vos canons tant nombreux soient-ils ne viendront pas à bout. Ici, la vie devient de plus en plus stricte, on refuse du sucre aux civils, ils n'ont plus droit qu'à 500 grammes de savon par mois et cette marchandise vaut seulement 5 * (F ?) le kilo. Une réquisition de pommes de terre vient encore de passer, c'est la purée noire. Les civils nous envient et disent que nous sommes les plus heureux du pays. Je trouve qu'ils ont parfaitement raison. 21 mai : Je vais donner un aperçu de quelques prix en mai : le trèfle à graine vaut 821 * les 100 K, la paille 18 * les 100 K, c'est à peu près le prix du foin, l'huile à manger est considérée comme produit pharmaceutique, les quelques litres décrochés en cachette par les civils sont payés sur le pied de 8 * le litre. Nous ne connaissons guère de changement aux divers fronts, les fournées de prisonniers se font rares, ils ont seulement perdu 4 Zeppelin dans le mois d'avril et 31 aéro au front français. Notre aviation me paraît absolument à la hauteur de sa tâche. On se bat ferme à la côte 304 en Argonne mais c'est une action absolument locale. Dimanche 28 : une demoiselle de Bircklow nous a appris ces jours derniers que l'impératrice sous la menace du peuple avait quitté son palais et s'était enfuie on ne sait où. Le ministre de l'intérieur est démissionnaire pour raisons de santé disent leurs journaux; c'est la santé de son ministère qui fait défaut, aucune action sérieuse au cours de la semaine. 4 juin : le second combat naval sérieux s'est engagé il y a deux jours, les journaux annoncent 6 vaisseaux anglais coulés, le revers de la médaille est que quatre des

leurs ont vu le fond également, sans compter les autres sans doute. Ceci s'est passé dans la Mer du Nord. Qui a attaqué ? Nous ne savons pas encore. 18 juin : Ce sont les Anglais qui ont attaqué la flotte allemande et bombardé une ville de la côte. Une perte sensible nous atteint : Lord Kitchener, le ministre anglais de la guerre, est tué, se rendant en Russie, son navire rencontra une mine et sauta. Les inconvénients se précipitent, les Russes marchent fort de l'avant depuis le 7. En trois jours ils ont ramassé 50 à 60.000 prisonniers avoués par les journaux, de nombreux canons, un dépôt d'armes, voitures de munitions, et nombreux matériels. Nos amis suivent les Austro-Allemands pied à pied. Les navires grecs quittent leurs ports et viennent sous la protection des Alliés dans les ports de Malte et nos ports Méditerranéens. 11 juin : nous venons d'être l'objet d'une nouvelle proposition, la fameuse administration qui préside à nos destinées vient de nous communiquer une note contenant ceci : "Ceux des prisonniers qui reçoivent assez de pain français pour vivre et en feront la déclaration recevront une indemnité de 6 pfennigs pour 300 gr. Je me demande s'il se trouvera un français digne de ce nom qui acceptera un pareil marché. Pourquoi le gouvernement français n'interdit-il pas tout envoi de pain, le biscuit est suffisant ? Décidément ces Allemands ont le comble du toupet, le manque de vivres l'augmente encore. Les Russes avancent toujours, le nombre des prisonniers atteint aujourd'hui le nombre de 150.000 dont près de 200 officiers, des secteurs entiers y passent. Le matériel ramassé est considérable, il y a de tout et en grand nombre. Les civils disent ici que les soldats autrichiens ne valent rien, ils seront sous peu obligés de dire que les leurs aussi sont mauvais. Que ce jour vienne vite. 9 juillet : cette fois ce sont les soldats allemands qui ne valent rien de ces jours-ci, 9.000 sont faits prisonniers par nous, 6.000 par les Anglais. 60 canons pris par un seul de nos corps d'armée et encore 6.000 pris par les Russes qui avancent dans la direction des Carpates. Voilà brièvement résumé le résultat de nos attaques dernières. Tout ce qui est à moitié capable de tenir debout part à la caserne. Une des marchandises qui aura vu son cours s'élever le plus sensiblement pendant ce mémorable siège est la ficelle pour lieuse qui est loin d'être de 1ère qualité et coûte seulement 721 les 100 K. 23 juillet: les attaques françaises, anglaises, et russes continuent. Les journaux ici ne donnent plus les dépêches des alliés; le nombre fait de prisonniers épouvanterait bien sûr la population. Le communiqué officiel d'hier dit textuellement "Les Français et Anglais ont attaqué sur 40 km. Ils ont seulement pu avancer sur 800 m de profondeur et 3 km de large". C'est un aveu qui s'est peu rencontré jusqu'à ce jour dans leurs dépêches officielles.

Du camp de Darmstadt.

30 juillet : l'administration militaire allemande vient de jouer un bien mauvais tour aux paysans allemands. Un ordre de Berlin précise ceci : tous les kommandos ayant un an de fondation seront dissous et rentreront au camp. Plusieurs de nos patrons de Bircklow sont allés à l'inspection de Francfort pour essayer de nous garder : un refus formel leur fut opposé et le matin de notre départ, les Russes viennent nous remplacer. Si plusieurs allemands de ce petit pays nous détes-

taient, en revanche nous étions bien vus de beaucoup, un petit groupe de jeunes filles en particulier nous vit partir avec peine. Cela tient à la gaieté française affirmée à chaque occasion, à notre indépendance, à notre résistance systématique aux excès de ces employeurs qui sont de véritables gardes-chiourmes. Quelques pauvres bonnes sans famille furent à plusieurs reprises défendues par nous contre les excès de ces brutes.

Nous arrivons au camp par une journée bien chaude et chargés comme des ânes. Dès le lendemain, nous attaquons nos réserves de biscuits, chocolats, conserves, et nous nous proposons bien de mener la bonne vie pendant les quelques jours que nous allons passer ici car nous pensons que par cette période de travail on ne nous laissera pas longtemps. Le lendemain de notre arrivée, je trouve dans la cour Humbert de Roffey fait prisonnier des jours précédents à qui je donne biscuits et un peu d'argent; il est fort heureux de me rencontrer. A la salle de lecture, les dépêches de toutes les puissances sont affichées tous les jours. Le communiqué russe du 30 nous prouve que ces derniers ont repris leur seconde phase d'offensive. Le nombre des prisonniers faits par eux dénote chez l'ennemi une véritable déroute; je crois plus que jamais que la guerre tire à sa fin. 13 août : Je suis depuis 10 jours habitant d'un petit village très rapproché du Rhin. Bircklow était le type du village riche allemand. Heinbach en est le pauvre par excellence. Une terre d'un gris sale recouvrant à peine un véritable bloc formé de granit et d'ardoise; des côtes à pic recouvertes de forêts de sapins et chênes rabougris, quelques champs de betteraves plutôt étriqués, tels sont à peu près les signes distinctifs extérieurs de ma nouvelle demeure. Et pourtant, l'hospitalité y semble plus franche que dans le Hessen. La race y a quelque chose de plus fin, davantage de propreté et même une certaine coquetterie s'y affirment. A qui cela tient-il, est-ce le voisinage de la France qui émancipe un peu cette partie du Hessen-Nassau, je suis tenté de le croire. Il y a quelque chose de mieux, c'est certain; en revanche, que de familles n'ont plus rien à se mettre sous la dent ! Je suis employé chez une jeune femme veuve de deux maris. J'ai déjà coupé 3 petits champs d'un seigle un peu rare, c'est toute sa moisson avec un champ d'orge et trois d'avoine. Comme attelage deux vaches, c'est du reste toute l'étable avec une chèvre; et pourtant cette jeune femme fait son possible pour me faire la vie passable, je mange encore un peu de viande, de temps à autre une soupe au lait complet, ce que je n'ai jamais vu à Bircklow, et un peu de beurre à tous les repas; et puis j'ai si peu de travail que j'ai moins d'appétit que là-bas. Nous sommes ici à quatre camarades sans gardien, c'est un civil qui en fait les fonctions, nous dormons chacun dans un lit et pour mon compte j'ai peut-être la plus jolie chambre du village. La ville la plus voisine, Bad-Langsehalbach, est quelque peu ville d'eau, nous y descendons le dimanche pour y prendre nos provisions de la semaine, y acheter un tabac qui augmente tous les jours. La livre de sel vaut aujourd'hui 40 pfennigs. Un des quatre va tous les dimanches matins à la messe à Langsehalbach, ce qui lui sert de prétexte pour rapporter les grands journaux allemands de la semaine qui publient

nos communiqués. C'est un méridional qui lit leur langue d'une façon très passable, ici comme ailleurs nous saurons tout.

Dimanche 20 août : Tous quatre en promenade sur la route de Bad-Langsehalbach, nous avons une agréable surprise : un chant français frappe nos oreilles, en écoutant un peu nous distinguons les paroles, c'est : "L'amour, vois-tu cet enfant de Bohème". Il est suivi par d'autres refrains populaires, la chanteuse, car c'en était une, s'approche, c'est une Française, mariée depuis longtemps en Allemagne, elle est maintenant commerçante à Schwalbach, son mari est soldat de nos ennemis depuis peu, c'est une triste situation pour une femme. Néanmoins elle a conservé toute sa gaîté de Française et de méridionale, elle est des environs de Lourdes et parle encore avec deux de nos camarades de la région la langue de Mistral. Après avoir blagué quelques instants avec nous elle retourne à son logis. Ce sont encore de bonnes minutes de passées.

10 septembre : bien des choses se sont passées depuis que je n'ai rien écrit sur ce carnet, bien des événements qui nous sont favorables se sont produits : Déclaration de guerre de la Roumanie à l'Autriche-Hongrie, déclaration de guerre de l'Allemagne à la Roumanie, autre déclaration de guerre de l'Italie à l'Allemagne, et quelques jours plus tard déclaration de guerre de la Bulgarie à la Roumanie. Les troupes Anglo-Françaises ont de nouveau attaqué dans la Somme et de nouveau avancé, quelques villages de plus sont entre nos mains. Nous avons fait des prisonniers en grand nombre, pris des canons et des mitrailleuses. Nos alliés russes continuent la série de leurs succès : l'armée de Brusiloff a fait tout près de 20.000 prisonniers en huit jours, ce qui porte à environ 350.000 le nombre fait par cette seule armée en une paire de mois.

Ici la misère s'accroît tous les jours un peu plus. Hier, ils emportaient à la ville tous leurs objets de caoutchouc, il fallait voir les pneus de bicyclette se promener, c'est une réquisition d'un nouveau genre, après le grain, les pommes de terre, l'interdiction de tuer des cochons depuis le mois d'avril, c'est le ramassage du cuivre immédiatement suivi par le ramassage de toute la ferraille et actuellement par le ramassage du caoutchouc. Les cornichons valent ici six marks le cent; dans les villes, c'est la noire purée.

Fin septembre. Tout diminue toujours, ou plutôt tout augmente, le tabac y est pour 5 pfennigs par semaine et la qualité qui valait 3,50 M il y a deux mois est aujourd'hui cotée 8 marks. Cette fois nous pouvons lire les journaux sans nous cacher, nous sommes autorisés à prendre un abonnement, ce que nous venons de faire et le Frankfurter Nachrichten nous apprend toujours des choses intéressantes dans le genre de celle-ci : notre avance dans la Somme continue journellement et notre compte de prisonniers faits du 1er septembre au 18 s'élève à 55.800, ce qui fait au moins 60.000 aujourd'hui 1er octobre.

18 septembre : j'écris ces quelques lignes dans un corps de garde à Limbourg où je passe la nuit; de ce pas je retourne à Bircklow, ceci est certainement l'œuvre de mon ancien patron, il regrettait si peu de me voir partir qu'il a tant fait des pieds et des mains pour me faire revenir qu'il y est enfin arrivé. Je me demande un peu

par exemple si j'y mènerai une vie aussi agréable qu'à Heimbach, une chose est certaine : j'y aurai davantage de travail, cela ne fait rien, c'est un changement de plus, c'est à peu près deux jours de promenade = deux promenades il est vrai avec le chargement que j'ai dans le dos, mais j'y arriverai, du reste à la gare de Lick je laisserai mes paquets dans un café qui m'est parfaitement connu et il viendrait en voiture à prochaine occasion, je retourne là avec un ancien copain du commando, c'est certainement ce vieux Massé dont aussi on ne pourrait se passer; je le prends en passant demain dans un nouveau kommando et l'emmène avec moi, c'est n'est pas drôle tout cela et ce que j'ai envie de rire de ces polichinelles ! Je fais en ce moment une terrible nuit blanche, les terribles guerriers allemands qui composent le poste ronflent à poings fermés à mes côtés, sait-on jamais ici ce que le lendemain vous réserve, si je pensais jamais revenir à ce Bircklow. Il est une heure du matin, à mon tour je vais dormir.

Bircklow le 22 octobre 1916. Me voici à nouveau dans ce fameux Bircklow, l'accueil que nous y avons est excellent, quelques tués de plus et un prisonnier en France, telle est la situation. Le père de ce dernier vient de nous faire voir trois cartes écrites par lui, elles sont encore sans adresse, nous supposons qu'il travaille à l'arrière du front et qu'il n'a pas encore rejoint un camp. A la satisfaction de sa famille, on se fait ici du contentement des nôtres au reçu de la 1ère correspondance.

3 décembre. La situation est fort changée ici depuis l'an dernier : ces gens-là ont eu fort à souffrir des réglementations continuelles survenues l'une après l'autre et concernant la nourriture, ils s'en moquent pas mal maintenant; un exemple au hasard : ils ont droit à 100 l. de cochon par famille et par an, mon patron vient d'en tuer deux qui ont fait près de 500 l. de viande; pour le grain c'est la même chose, le pain paraît à table quatre fois par jour et dame nous nous trouvons fort bien de ce système, il y a une amélioration profonde et puis nous ne sommes plus prisonniers, le fait de nous avoir fait revenir ici nous donne une grande autorité, on nous demande volontiers un conseil; et puis ce que l'on en a assez de la guerre, c'est phénoménal. Lundi dernier vente de chevaux à Darmstadt, les 30 mois ont atteint le prix Kolossal de 10.000 marks, exactement 12.000 F, c'est pour rien; par exemple nous sommes toujours sans lettres, ce que c'est dur, je me mets de temps en temps dans des colères folles mais cela n'avance guère, il est vrai que les lettres des civils mettent quatre jours pour faire 30 km, elles mettent un peu plus longtemps que pour venir à pied, enfin tout va bien, je crois toujours que nous approchons de la fin.

25 décembre. C'est le matin de Noël, il neige à verse, ils l'ont enfin demandé cette paix, leur fameux empereur s'est incliné, ce qu'il a dû lui en coûter pour envoyer cette note aux Alliés. Le pire de l'histoire, c'est que les Alliés refusent cette paix, à la réception de cette nouvelle ils en font des nez, c'est bien pire que s'ils avaient perdu 100.000 hommes. Ils croyaient donc que nous allions sauter tout de suite sur leur proposition de paix, attendez un peu mes petits agneaux, attendez qu'il soit temps. Cette proposition vient après la prise de Bucarest; leur victoire en

Orient n'est donc pas complète. Par contre, les attaques sur notre front continuent et autour du 15 nous leur avons fait 12.000 prisonniers environ sous Verdun, 123 de leurs canons sont tombés en notre possession et un grand nombre de mitrailleuses, voilà les nouvelles que je connais pour aujourd'hui. Pour ce qui me concerne, tout va bien; j'ai reçu hier à quelque chose près toute ma correspondance en retard et 32 kg de biscuits, c'est-à-dire ce qui nous revient depuis le 18 octobre; Tout va bien chez nous tous, nous n'avons qu'à attendre les événements. 28 janvier 1917. Après quelques attaques anglaises la semaine dernière j'apprends aujourd'hui dernière heure que Français et Russes attaquent à leur tour. Les attaques françaises auraient lieu en particulier en Champagne et en Lorraine; est-ce le commencement de notre offensive générale ? Il est aussi question d'attaques italiennes. Nous savons aussi de cette semaine que les Anglais disposent aujourd'hui de toutes leurs forces et qu'ils viennent d'étendre leur front jusqu'auprès de Reims. Il est probable que tous nos jeunes régiments vont devenir des régiments de marche.

Ce qu'ils la voudraient cette paix, et ont-ils assez pleuré auprès des neutres. Ces oiseaux sont comme le chien batailleur, il a beau attaquer, lorsqu'il commence à recevoir la volée, il hurle de toute la force de ses poumons. Je pense avoir sous peu des événements importants à relater.

5-2-17. Hier, on annonçait une terrible randonnée sous-marine. Il en était parti des mille de sous-marins, toutes les mers étaient bloquées, toutes les marines alliées avaient vu le fond, et tout cela se borne à ceci : quelques navires de commerce, de pauvres transports de charbons ont été coulés, il y en est seulement un peu plus que les autres jours et c'est tout.

12-2-17. Les journaux ne parlent de rien moins que du blocus des côtes françaises, anglaises, et italiennes, ces jours-ci je ne vois pas beaucoup plus de transports coulés que d'habitude, ce fameux blocus se bornera je crois surtout à des menaces comme à l'habitude. J'ose espérer que là comme ailleurs ils trouveront à qui parler. Ce qu'ils disent beaucoup moins, c'est que les relations diplomatiques sont rompues entre leur gouvernement et les Etats-Unis. Wilson invite tous les pays neutres à leur déclarer la guerre. Ce n'est pas cela qui nous fera désespérer de la situation. En attendant la fin, nous avons mangé aujourd'hui deux excellents lièvres que j'ai accrochés cette semaine à la porte du village, cela nous dédommagera dans une certaine mesure des colis qu'ils oublient de nous faire parvenir. Sur tous les fronts de terre, rien de nouveau.

18 février. Peu de neuf cette semaine, si ce n'est que les Anglais continuent leurs attaques dans la Somme. Les communiqués allemands annoncent l'abandon du village de Gueudecourt et de quelques tranchées. Les vaisseaux marchands des alliés et des neutres continuent de sauter, cette situation ne doit pas s'éterniser, ce sera promptement la paix, ou une déclaration de guerre générale des neutres. Nous attendons tous les jours une offensive sérieuse sur notre front qui ne saurait tarder à se déclencher. 5 mars, jour de la fête de Dyé en d'autres temps ! Quand revivrons-nous ce passé ?

Les torpillages marchent toujours grand train, cela n'empêche pas notre offensive qui semble imminente. Cette semaine nous est parvenu un morceau du Radical de Marseille; un article du colonel Foyler dit "Nos alliés anglais se font sérieusement la main, ils pénètrent journellement dans la tranchée allemande, font des prisonniers, et détruisent tout ce qui reste et ceci en vue d'actions plus importantes". Je m'étais fait ce raisonnement le matin même en me disant qu'il faut une infanterie fort entraînée pour ces hardis coups de main. Les événements de la semaine m'ont donné raison. Les allemands disent dans leur communiqué de vendredi ceci : "Dans l'Ancre, nous avons procédé à un propre raccourcissement de notre front", ce qui veut dire beaucoup pour celui qui sait lire les mensonges officiels publiés ici. Il paraît que nous avons en France 10 millions de soldats français et anglais. Des événements terribles se préparent. Nous avons bien l'espoir que sous la terrible poussée la défense allemande cédera. A l'intérieur tout est de plus en plus restreint. Les civils ont droit de manger par jour 1 l 1/2 de pommes de terre et 300 gr de pain, ils ont très peu de viande, pour ainsi dire que ce qu'ils tuent en cachette. 2 grammes de beurre par jour et par personne leur sont permis. On peut se rendre compte par là de la vie des villes où la graisse n'existe que de nom et où ceux qui ne donnent pas un travail pénible n'ont droit qu'à 3/4 de livre de pommes de terre et où le pain n'est guère connu. J'ai connu un pauvre gosse de Francfort il y a deux ans, je viens de le revoir, il n'a pas augmenté d'un centimètre. Cela va donner une propre génération. La mendicité va toujours grand train.

NdFL : Fin du deuxième et dernier carnet contenant, outre quelques noms et adresses de camarades, le poème qui suit.

Pensée d'exil - Darmstadt le 3 janvier 1916

*Pourquoi tous ces soldats sans armes
Au loin dans des camps exilés
Pourquoi tous ces coeurs attristés
Tous ces yeux qui cachent des larmes
Pourtant, ils gardent l'espérance
En leur âme de prisonniers
Ils ont vu des feux meurtriers
Mais tous ils reverront la France*

*Ils suivent des yeux les nuages
Qui sillonnent le firmament
Et leur demandent en passant
S'ils ont pour eux quelques messages
Mais la pluie tombe en abondance
Envoyant aux solliciteurs
Des gouttes d'eau comme de fleurs
Comme des fleurs venant de France*

*Dans le crépuscule ils questionnent
Tous soupirants, l'astre des nuits
Songeant aux pays envahis
Qui saignent encore et frissonnent
Les vieux parents dans la souffrance
Femmes et fiancées en pleurs
Sont des malheureux dont les coeurs
Attendent les enfants de France*

*Mais là dans notre exil atroce
Où nous gémissons tour à tour
Nous savons bien que chaque jour
Au feu, chacun n'a pas sa fosse
Mais quand au jour de délivrance
Nous partirons le coeur joyeux
Songerons-nous aux malheureux
Qui ne reverront plus la France*

Chantée pour la première fois au camp à Darmstadt, théâtre du 2e Bataillon, le 2 janvier 1916.

Notes (par la sœur de Catherine)

l = livre (500gr)

p 1 : * entre St Mihiel et Metz il y a le col de Rudemont qui est tout près de la petite ville de Gorze. Tout près du col il y a la « route de Gorze ». On peut supposer que le col de Rudemont était appelé couramment « Col de Gorze »

p 4 : * **Gros noir** Obus de gros calibre. http://www.francetvinfo.fr/societe/guerre-de-14-18/des-poilus-aux-crapouillots-reviser-l-argot-de-la-grande-guerre_453240.html

Schrapnells : Obus d'artillerie qui explose au-dessus de sa cible en libérant de nombreux fragments meurtriers, et, par extension, ces fragments eux-mêmes (du nom de Henry Shrapnel, inventeur de cette munition en 1784)
<https://fr.wiktionary.org/wiki/shrapnel>

P 5 : * **Fusant** : obus explosif qui éclate en l'air, au contraire d'un percutant qui éclate au contact de quelque chose de dur <http://www.legion-etrangere-munch.com/t14476-toujours-sur-dbp-et-l-into-un-oeu-de-toutpour-tous-demandes>

P 9 : ... la manœuvre des **pièces de 120 long et 120 court** : Canons créés par Charles de Bange (à la fin du 19ème) qui instaura le premier système cohérent d'artillerie moderne faisant appel exclusivement à des canons en acier rayés se chargeant par la culasse. <http://www.rosalielebel75.franceserv.com/systemedebange.html>

p10 : *... **en jouant aux barres** - Jeu où s'affrontent à la course deux équipes séparées par une ligne tracée au sol et où chaque camp s'efforce de faire prisonniers les joueurs adverses <http://cnrtl.fr/definition/academie9/Barre>

p 11 : * **Un 77 nous sonne** ... En 14-18, la nature et la puissance d'une pièce d'artillerie se mesure avant tout à son calibre (diamètre à l'embouchure), exprimé en millimètres. Les combattants apprennent à reconnaître (à leur son ou à leur impact) ces différents calibres et évoquent ainsi des « 75 » (v.), « 77 », « 150 », « 210 » etc.
http://www.crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/LexiqueCRID1418.pdf

p 15 : * goudron **créosoté** - La créosote a été découverte vers 1830 par le chimiste allemand Karl von Reichenbach. Elle est trouvée dans le dépôt croûteux déposé par les fumées circulant dans une cheminée ou contre une paroi froide. Lors de son apparition, elle a connu une grande faveur en tant que médicament (...) du traitement de la tuberculose ou pour des soins dentaires.
<https://fr.wikipedia.org/wiki/Cr%C3%A9osote#Toxicologie>

p 15 : * **Lazarett** = hôpital militaire / centre médical, en allemand

p 19 : **Une petite charrue** ... Est-ce que cela pourrait être « une petite charrue faisant *charrue brabant double* » ? ... la charrue « brabant double », avec ses deux socs, opposés et pivotant sur l'axe, est une innovation importante : ce dispositif permet de tracer, en sens inverse du sillon précédent, un sillon juxtaposé.
<http://www.universalis.fr/encyclopedie/charrue/>

p 21 : *Verboten* puis possiblement : *verführen* ? (séduire) *gefangen* (capturés)

p 23 : * Prix du cheval : 1070 marks, il valait **100** *(frs ?) avant la guerre.
*Il me semble que le * représente les francs puisqu'il précise « en France ». En fait, marks ou francs ça ne change pas grand chose, un mark de l'époque valait 1,25 francs. Le taux (...) était le même en 1915 et 1918. Références : http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/qui-cherche-quoi/taux-conversion-francs-sujet_4395_1.htm d'après "Les Ardennes durant la Grande Guerre" pages 78 et 79 puis note de renvoi 112 page 86. Edité par le Conseil Général des Ardennes.*

p 24 : **Bombe d'aéro**

Aéro = désignation des avions par les contemporains, civils et combattants (abréviation d'aéroplane).

https://www.crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/LexiqueCRID1418.pdf

« C'est plus effrayant que l'obus car au bruit d'ébranlement de l'air s'ajoute le frou-frou d'une sorte de flamme qui descendrait des nues. » <http://www.crid1418.org/temoins/2008/07/31/piquemal-marius-1894-1915/>